

ornements par la poste

CANADA

ETATS-UNIS et UNION POS- TALE

LE NUMERO

REDIGÉ EN COLLABORATION

LE NATIONALISTE

JOURNAL DU DIMANCHE

DROIT AU BUT

Pour le peuple et l'artiste

Il faudrait méditer ces lignes écrites dans le *Devoir*, par M. Paul Dupré, critique d'art:

"Beaux sont les discours qui prônent la mission civilisatrice de l'art; belles sont les promesses de fonder des écoles et des musées des beaux-arts.

"Mais il est une chose qui presse plus et qui serait beaucoup plus logique: l'éducation du goût, l'éveil du sentiment du beau chez le public. Qu'une place à l'art soit accordée dans les programmes de notre enseignement supérieur; que des expositions plus fréquentes aient lieu; que la presse accorde, dans ses colonnes, une attention plus large et mieux avisée à l'art; que nos musées des beaux-arts soient ouverts le dimanche, comme la chose, d'ailleurs, se pratique dans toutes les autres grandes villes, pour permettre aux foules de les visiter.

"Pourquoi dérober aux artisans et au peuple des joies esthétiques qui sont le patrimoine de l'humanité?"

Les hommes "pratiques," uniquement, étroitement et platement pratiques, admirateurs du beau sous la forme d'un gros dividende, d'un coup de bourse, d'une Packard ou d'une Roll Royce, d'un bitteck ou d'un gratte-ciel, se gausseront de cet idéalisme. Les raffinés, les dévots des petites chapelles, — les alumeurs de cierges, surtout — et ces aristocrates de la sottise qu'on appelle les snobs — quand tout le monde appréciera les chefs-d'oeuvre, le snob pourra-t-il s'empêcher de se faire cubiste et béotien pour se distinguer du vulgaire? — se moqueront de cette générale utopie rusticienne. N'interrompez pas la procession des badauds vers le cinéma, diront les uns avec une moue de coquette lasse; soyez donc sénéscrites, parlez de logements ouvriers, d'heures de travail, de salaires, rétorqueront les autres, le cigare au bec. Il ne faut pas troubler les digestions par d'assommantes sensées, conclut la nullité, au milieu des rûts sonores des repus et de ses filloflots impertinent des dandys. Bien digérer, c'est une vertu civique.

Adorer la laideur, c'est une vertu démocratique, dira le pessimiste. Le pessimiste exagère peut-être un peu, mais il n'en reste pas moins que le régime s'orientera vers le bien-être, vers le matériel, non vers les richesses spirituelles, du moins en Amérique. Ces deux mégères de vertus, la main dans la main, se promènent triomphantes dans nos villes bis-cornues, consacrées au philistinisme, éblouissantes de la splendeur du fer-blanc, du chrome, du rococo et de l'architecture cornichon, résonnantes de toutes les cacophonies, dont la moins crispante n'est pas le "jazz."

En Amérique, l'art paraît quelque chose d'artificiel, de fragile, d'ajouté, d'emprunté. Ce n'est pas une fleur sortie du sol; c'est un produit de serre-chaude. Le soleil se montre pour lui, lésineur, l'air que nous respirons, brutal, et la terre, renfrognée.

Et l'on se gonflera la gorge comme des *ouaouarons* pour parler des Latins! Descendants des Français, qui ne sont pas des Latins, où diable avons-nous pris cette parenté mystérieuse avec les prédestinés au culte minervien? Il faudra interroger là-dessus les Esquimaux. Peut-être révéleront-ils des secrets inconnus des mégalomanes, frères du grand Gabriele d'Annunzio qui descend des dieux en droite ligne et aurait pu éteindre "le Vesuvio avec sa chemise," s'il l'avait voulu, lanluru! Je prie les chanteurs de litanies de la latinité de se rappeler qu'un art populaire a chanté précédé, sinon enfanté et nourri le grand art. La musique russe et la musique espagnole, musique originale, ce me semble, ne sont que la chanson du peuple enrichie de variations, embellie et développée, répétée dans un écho plus sonore, plus puissant. Les chefs-d'oeuvre classiques de toutes les littératures ne sont en général que des thèmes épiques, lyriques, dramatiques ou satiriques, surgis des profondeurs de l'âme populaire, traités, travaillés successivement par les générations, parfaits par son génie.

Mais ces thèmes originaux, la masse ne les a pas inventés. On dit que le peuple, l'imagination par excellence, est le grand créateur. Rien de plus vrai, mais créer, pour l'homme ce n'est pas "faire quelque chose de rien," c'est modifier, c'est perfectionner, c'est faire quelque chose d'original par l'idéalisation de la réalité, par un nouvel agencement d'éléments donnés, par la frappe d'un caractère personnel sur la monnaie courante des idées et des sentiments. Des individus bien doués, peut-être formés ailleurs par l'étude des modèles, ont jeté dans le peuple les premières semences du beau. Sans cette fécondation, le peuple reste stérile et un peuple stérile n'a des artistes que par adoption.

Depuis la fondation de la colonie, personne ne s'est chargé de l'éducation artistique des Français du Nouveau Monde en lutte d'abord contre l'Iroquois, puis contre l'Anglais. Abandonnés à eux-mêmes, ils ont plutôt rétrogradé que progressé, du moins en architecture et peut-être même en musique. Le style rococo a remplacé les vieilles maisons françaises sobres et solides. La masse ne chante plus les belles chansons de nos pères. Elle serine des romances idiotes, genre revue, café-concert ou Dame aux Camélias, ou hurle du jazz, paroles de ramollis adaptés à une musique d'épileptiques. Les snobs qui raffolent de Debussy et des ultra-modernes, souvent sans les comprendre, ne souffrent guère de cet état de chose qui accroît la distance entre eux et la plèbe et les grandit. Mais l'Art qui vit malgré les snobs, comme les riches malgré leurs parasites, en gémit dans son berceau, pauvre nourrisson que le souffle puissant du peuple réchaufferait et que l'haleine fébrile mais heureusement courte des snobs ne fait qu'empuantir.

Au pays, l'Art a plusieurs ennemis. J'en signalerai trois: deux sont particuliers au Canada et l'autre est commun à tous les enfants du siècle. Le premier, non le moins redoutable, c'est le climat, c'est le sol. Comme dit Remy de Gourmont, "... il y a des sols où la civilisation pousse toute seule; il y en a d'autres où elle sera toujours chétive. Il y a des empires factices qui tombent à la moindre distraction des architectes; il y en a de naturels dont on ne voit pas bien l'existence; accablées en Espagne, les Maures étaient devenus Espagnols; retournés au Maroc, ils sont devenus Marocains. L'exemple est extrême et même inexact à cause de l'écart infranchissable qui persiste, malgré tout, entre un Sémitite et un Aryen; mais il montre bien l'influence du sol et du climat. La France peut s'érouler politiquement; son sol continuera de produire des Français tout pareils aux anciens. Le Sémitite et l'Aryen sont des variétés fixées; mais les sous-variétés sont condamnées par le sol. L'Algérie et même le Canada produisent encore des Français; mais combien de temps cela durera-t-il? Le type canadien, dans la caricature de la-bas, incline fort vers l'Indien. Le sol est terrible; il est invincible."

Le type canadien — le succés de *Maria Chapdelaine* semblerait l'indiquer — n'est peut-être pas tout à fait caricatural, et le paradoxal et trop souvent sophistiqué autour des *Épilogues*, moins indulgent que les distributeurs de prix de l'Académie, nous rapproche à la légère de l'Iroquois, mais il a raison de dire que notre sol est terrible, pas in-

vincible, mais terrible. L'Art ne pousse pas tout seul sur notre terre battue des vents, refroidie par les glaces du pôle et l'on n'y devient pas des Latins par autosuggestion. Les jeux de la lumière, la douceur du climat, la suavité des horizons qui font des artistes des Provençaux et des Italiens, nous manquent. Pour élever notre peuple jusqu'au beau, il ne faut pas compter sur la nature, mais sur l'éducation.

Mais sur qui repose l'éducation esthétique dans notre siècle d'anarchie en art comme dans le reste? Le progrès moderne, dans les choses de l'esprit, consiste à nier la certitude, les principes directeurs, l'absolu, à introduire la libre fantaisie individuelle: d'où le réalisme, le symbolisme, le dadaïsme en littérature; les systèmes les plus baroques, en philosophie; le cubisme en peinture et le tapage en musique. Dans ce caparname, le public se perd. Pensez-vous que les gens non initiés peuvent se former le goût à nos "Salons"? Chacun peint ou sculpte à sa manière. Il y a autant d'écoles que d'individus. Ici, où l'art est à son enfance, on confond déjà l'individualisme avec personnalité — l'archéologie révèle, que des générations de Grecs ont sculpté la même statue avant d'atteindre à la perfection — et l'on patauge dans l'anarchie, comme dans les vieilles civilisations. On commence par où elles finissent. Quand y aura-t-il des écoles, de maîtres, une tradition, des musées pour apprendre au public les éternels modèles du beau?

L'anarchie de l'individualisme est un ennemi de l'Art mais le culte de la laideur en est l'assassin. Si notre peuple continue à croître dans le philistinisme yankee, — les seules médiocrités de la civilisation américaine sont articles d'exportation — il est gâté à jamais, et nous ne serons pas des Latins, mais des *latents*. Comment voulez-vous que les enfants élevés au son du jazz immonde, puissent avoir une âme noble, goûter la musique digne de ce nom, comprendre le beau? Comment le peuple soupçonnera-t-il l'existence de la véritable architecture à prior dans nos églises, à voir les coûteuses horreurs grégées par les parvenus? Les *jazzeurs* devraient être pendus haut et court, et si les gouvernants comprenaient leur devoir ils feraient jeter au dépotoir toute la musique américaine, à commencer par les disques de gramophones, et imposeraient les philistins sans merci.

On parle d'une société d'architectes pour faire l'éducation du peuple. J'espère que ce n'est pas un vain projet et que les "boîtes" ornementées d'escaliers recevront les anathèmes qu'elles méritent.

Qui travaille à éclairer le peuple, travaille pour les artistes et pour l'Art. Le divorce entre les artistes et le peuple est fatal à l'Art. Les fleurs dépérissent sur un sol pauvre. Et une terre abandonnée aux mauvaises herbes est une terre maudite. L'absence de culture est déplorable, mais une fausse culture est désastreuse.

Il faut prodiguer au peuple les joies esthétiques non seulement parce qu'elles constituent "le patrimoine de l'humanité," mais dans l'intérêt de l'artiste lui-même, le musicien surtout. La perversion générale du goût fera de l'artiste un éternel exilé sur le "sol terrible" qui produit des Iroquois comme la France produit des Français.

Etienne ANTHONY.

démocrate ont juré sa perte. Comment expliquer autrement cette coïncidence de l'arrestation de M. Sévère Picard et de l'insulte faite à notre maire? Sévère, la garde d'honneur de Médéric, en Cour de record, pour une simple expectation dans un tramway! Comme si de tout temps les représentants municipaux n'avaient pas été les plus indignes cracheurs publics! Et un citoyen a osé délabouser l'honneur de Son Honneur! Heureusement que le sergent Lafleur de la police était là, et un peu lâche. On a fait des excuses à Médéric; on en doit à Sévère.

Il est parfois utile d'avoir des ennemis. Médéric est content. On reparle de lui dans les journaux.

P. C.

M. BRODEUR LE DEMOCRATE

LE NOM IMPORTE PLUS QUE LA CHOSE. AINSI AUTOCRATE, CE QUE M. DÉCARIE, CE QUE LE PEUPLE PARDONNE.

"What's in a name?" a écrit Shakespeare, donnant à entendre que c'est peu de chose. Mais la nature de la pièce et l'intrigue exigeaient que deux personnages accordassent peu d'importance à un nom, symbole de discord et de haine. Dans un autre ouvrage, le dramaturge aurait pu soutenir le contraire, opportunisme comme un politicien passé de l'opposition au pouvoir. Il ne faut pas prendre les dramaturges, même les plus grands, pour conseillers et directeurs de conscience. Ce sont des amateurs.

N'en déplaise à Shakespeare, les noms tirent extrêmement à conséquence, les noms jouent un grand rôle dans le monde. Le vulgaire est la dupe des mots, et les autres aussi. Souvent, une action est bonne ou mauvaise suivant le nom de celui qui l'accomplit. Affublez John Bull d'un nom tudesque, et vous verrez quelle réprobation exciteront sa politique et ses méthodes, et la légende de son "fair play" détalera avec des pattes de lièvre.

Mettez une phrase de D.-A. Lafontaine dans la bouche de M. Gouin, et ce ne sera plus ridicule, mais olympien. Appelez Léonide un monsieur qui n'est pas ministre, et vous m'en direz des nouvelles.

Si le gouvernement de Québec portait l'étiquette tory, on le stigmatiserait du titre d'opresseur ou de tyran, mais le mot libéral s'accrocherait à son front comme un bouclier, alors...

Le comité exécutif de la ville de Montréal bénéficie du même mirage. Elu du peuple, il est démocrate par excellence. Tout ce qu'il faut porte l'impression démocratique. Quand on voit le visage souriant de M. Brodeur, on se croit en face de la démocratie satisfaisante.

M. Ernest Décarie était un autoritaire. Aussi, ne pouvait-il lever son petit doigt ou se mouchoir sans faire acte de pouvoir. Jamais homme ne fut en butte à la critique soutenue comme cet homme, sauf peut-être Médéric, à l'époque épique du "trio". A l'hôtel municipal, M. Décarie a épuisé les séries possibles des abus de pouvoir. Du moins, ses détracteurs le prétendent. Mais de récents événements prouvent que le grand tort de cet administrateur, c'est d'avoir accepté sans protester le titre d'autocrate. Le nom régnait plus que la chose. Le nom importe plus que la chose.

M. Brodeur en est la preuve vivante. Il sait qu'il vaut mieux porter le nom de démocrate que celui d'être. Quand on s'appelle un démocrate, on peut se dispenser de l'être sans cesser de passer pour tel.

M. Brodeur est un démocrate et l'on dit que la politique secrète fait l'ornement de l'administration municipale, comme sous le régime de M. Décarie. Les échevins ignorent ce qui se passe, et les contribuables déchiffraient plutôt les hiéroglyphes que les mystères inclus dans les sourires de M. Brodeur.

Le comité exécutif fait tout, administre tout et cache tout. Pas de gazette municipale, pas de rapports à date et détaillés, rien que le sourire vague de M. Brodeur.

M. Brodeur devrait sourire un peu moins et se montrer un peu plus commercial. Qu'il ne se souvienne que le peuple pardonne parfois à un démocrate qui oublie de se payer sa tête et néglige de faire le potentat.

Antoine Duchesne.

LE "STAR", OIE DU CAPITOLE

LA FEUILLE A BARON SAUVERA LA CONFERENCE DE GENES S'IL EST POSSIBLE DE LA SAUVER. — MENACE BOLCHEVISTE.

Les oies ont sauvé le Capitole. Le *Star* sauvera la Conférence de Gènes, s'il est possible de la sauver, si elle n'est pas essentiellement un Roche tarpeïenne déguisée. Ayons confiance. Les scribes à lord Atholstan n'ont-ils pas plus d'esprit que des oies, mêmes latines?

"La peur a causé plus de guerres que l'ambition". Cette sentence est peut-être aussi creuse que profonde, mais dans de graves conjonctures, il faut qu'elle fût prononcée. Foi de Sidebotham! malgré le traité de Rapallo, la France semble l'ennemie de la paix, non la Russie et l'Allemagne, l'ennemie de la paix, non par ambition, mais par frousse. Il importait d'insinuer ces choses, sans se soucier du qu'en-dira-t-on. Qui pouvait mieux affirmer la vérité sans ambages que le *Star*?

Cette boutique jouit à juste titre

chemins. En particulier, physionomie anglaise à une région. Le commerce en général suit cette pente. (Depuis quelques années, heureusement, on a commencé à réagir.) C'est tellement vrai qu'une compagnie de navigation canadienne-française, propriétaire du *Brunnath*, navire affecté au service de la Gaspésie, dépourvu de leurs noms français — à juger par ses annonces — des villages de pêcheurs dont pas un habitant, peut-être, ne parle couramment l'anglais. Pour qu'il fût de Grande-Rivière *Grand-River*, d'Anse-à-Griffon *Griffin Cove*? Si les notes agissent ainsi, comment voulez-vous que les Anglo-Saxons, assimilateurs d'instinct, se gênent pour rebaptiser une localité?

Il suffira de signaler cette anomalie à des gens bien intentionnés pour qu'ils en tiennent compte.

M. Victor Morin a raison de féliciter chaleureusement la *Presse* de publier *Maria Chapdelaine* en feuilleton, six ans après le *Nationaliste*. Merveille d'initiative et de courage! Si M. Morin n'était pas à la veille de partir pour l'Europe, nous lui suggérerions de convoquer un congrès général de la St-Jean-Baptiste, afin qu'on puisse décerner une récompense nationale à la Comière. Elle mérite bien ça.

Les arbres généalogiques ont rendu célèbre l'abbé Tanguay. Les arbres tout court, en font autant pour M. Léon Trépanier.

Gènes marquera la reprise du concert européen ou la rupture de l'Entente Cordiale, prôlent certains correspondants. Jolie alternative! Ou la division de nos mères patries ou celle de l'humanité.

C'est un projet génial d'établir des postes de police à tous les ponts de l'île, afin de surveiller les suspects et les autos volés. Mais si l'on continue pour un motif ou un autre, à diminuer la force en ville — comme dit l'Académie — la canaille ne songera pas à sortir de Montréal; elle y fera bien trop sûr affaire et y sera en parfaite sécurité.

M. Drury, premier ministre on-tarien, qui n'est pas un imbécile, n'entend pas que l'on devienne un petit bonheur, dans les campagnes, les désolées des villes. Les citadins sans préparation et sans le sou sont un embarras pour une région rurale. Les citadins d'Angleterre, tout kalfifiés qu'ils aient pu être dans le passé, tout protégés de l'Armée du Salut qu'ils soient, apparemment, ne sont pas des esprits humains? Mais il est peut-être déloyal sinon sacrilège de poser cette question.

Toronto, où l'encre suprême après celles de "Finch pea-soup" et de "Popish domination" est celle de décade, possède enfin une "escouade des caves". Hurrâ!

LE PERISCOPE.

Ce qu'il faut savoir

On doit accorder bientôt une seconde bourse du journalisme. Il faudra que le jeune homme ait écrit deux années consécutivement dans l'*Almanach du Peuple*.

Le Canada demande un chef d'information. Une seule langue suffit. Il n'est pas nécessaire de savoir compter.

Comment "dodger" une ballote. Joli petit volume venant de parité. Considérations nouvelles sur la stratégie. Oeuvre d'un jeune caporal.

Achetez vite les disques de la dernière conférence de M. Barbeau. Le jeune auteur chante lui-même sa péroraison sur l'air toujours nouveau: "J'ai deux grands boeufs dans mon étable".

M. Tancède Marcell, interviewé, récemment, fort bien affirmé au jeune reporter: "Que poursuivie l'Empire et la fortune? [tune et l'air] C'est folie et néant..." et qu'il allait tout entier se livrer à l'étude de l'histoire.

PIERROT II.

L'oiseau bleu d'ivry

Avec sa réjouissante couverture tricolore, d'après un dessin de Léger, reproduisant une scène de la vieille cabane à sucre, cette revue de la jeunesse fait la meilleure impression. Ce qui la félicite sont tout de suite captivés par l'abondance et la variété de son illustration, comme par le bon goût et l'intérêt exceptionnel de sa rédaction. Ici, on cause avec et pour la jeunesse; et l'on se dit que c'est vraiment la revue depuis longtemps attendue par nos garçons et nos filles. Sachons la leur procurer et bannissons de nos foyers chrétiens les stupides et néfastes publications prétendues comiques.

L'abonnement à l'*Oiseau Bleu* n'est que de 75 sous par année. Envoyez 5 sous pour un numéro spécimen à l'*Oiseau Bleu*, Monument National, Montréal.

IRISH NEWS SUPPLEMENT

(See page 4)

JOHN BULL ET COMPAGNIE

Le problème indien en Afrique — Des émeutes peuvent éclater à tout moment aux Indes — Budget militaire trop chargé — Boycottage complet — Les Indiens ne votent pas le budget — M. Weizman et le sionisme.

Suivant l'*United Empire* (livraison de mars), le discours dans lequel M. Churchill a parlé de l'Ouganda et de Kenya, a fait beaucoup de bruit en Grande-Bretagne. Le ministre a rappelé à son auditoire que l'Inde est devenue une association de l'Empire britannique et qu'il faut prendre soin de traiter ses enfants avec toute la considération qui leur est due. Que tous les intéressés en Afrique orientale envisagent dans un esprit large, au point de vue impérial, la question indienne dans l'Ouganda et le Kenya. Mais le gouvernement impérial s'est engagé à réserver les terres hautes de l'Afrique orientale exclusivement aux colons européens. M. Churchill fait sien le principe de Cecil Rhodes sur l'égalité des droits pour tous les civilisés, ce qui signifie qu'on ne refusera pas l'entier exercice et la pleine jouissance des droits civils et politiques aux indiens comme aux Indiens qui s'élevèrent et se conformèrent aux façons de vivre bien caractérisées des Européens.

Comment ces "droits" se concilient-ils avec l'exclusif titre de possession des terres hautes reconnues par eux? Cela ne ressort pas clairement, remarque avec raison l'*United Empire*. On dénonce le discours de M. Churchill comme une trahison des intérêts des Indiens et des droits qu'on leur a reconnus à la Conférence impériale. M. Montagu, l'ancien secrétaire d'Etat pour les Indes, a fait le geste inusité d'exprimer publiquement son inquiétude que lui insèrent les décisions de M. Churchill. Il a dit que c'est contredire la politique du gouvernement que d'affirmer qu'un indien ne peut remplir une position de cause de sa nationalité. Cela ne rend pas plus facile la solution du problème. Sur une autre question, M. Churchill a fait une prédiction intéressante: il prévoit le jour où le Kenya, l'Ouganda, le Tanganyika et le Zanzibar formeront une grande fédération de l'Est africain.

Dans un article sur la situation aux Indes, dans l'*Asiatic Review*, lord Meston dit que dans l'Inde l'effervescence des émeutes est maintenant possible n'importe quand et presque n'importe où. L'arrestation de Gandhi a été accueillie avec un calme apparent, mais tout incident dans le martyre qu'il a si longtemps cherché peut être une étincelle dans la matière inflammable accumulée.

Il s'avance à travers le pays une vague d'animosité qui renverse les amicales relations d'autrefois entre les fonctionnaires anglais et le peuple parmi lequel ils travaillent. Un grand nombre d'employés du service civil, y compris un grand nombre qui se sont voués de tout cœur à l'œuvre des réformes, désespèrent d'être désormais de quelque utilité à l'Inde et n'attendent que la première occasion de se libérer.

Le remède que lord Meston suggère contre l'agitation actuelle, n'est pas un changement radical, mais la patience et une politique conséquente de la part et du gouvernement de Sa Majesté, et du viceroi et de ses conseillers dans le pays même.

Lord Meston espère que lorsque les indignés constateront la bonté et la patience des modérés se ralliant à lui et le plaisir ému de défer à la loi s'émoussera graduellement.

Suivant la *Westminster Gazette* (27 mars), les critiques contre les dépenses militaires ont surtout marqué les récents débats sur le budget à l'Assemblée législative de Delhi. Le gouvernement a reconnu franchement la nécessité d'économies dans tous les départements. Lord Rawlinson, le commandant en chef, prétend que l'armée a été réduite au minimum compatible avec la sécurité du pays. Il est notoire que l'on envoie ouvertement des troupes dans des régions écartées à cause de l'excitation causée par les non-coopérateurs, et que l'on a pris des dispositions militaires dans le Pendjab où apparaissent les signes d'agitation.

Il est remarquable combien l'arrestation de Gandhi a causé peu de désordres jusqu'ici, mais les autorités compétentes croient que des troubles se préparent et que l'été prochain ne sera pas rose.

Suivant la *Montreal Gazette* (12 avril) M. H.-E. Beney, de Londres, débarqué à Vancouver, déclare que le boycott des cotonnades anglaises, aux Indes, est maintenant complet. Depuis quelque temps, les indigènes n'ont pas acheté de cotonnades anglaises et ont leur propre tissage, soit au métier, soit avec des machines importées d'Allemagne. On craint que les filatures du Lancashire aient perdu leurs pratiques pour longtemps.

Le commerce de la Chine serait plus qu'une compensation pour les fabricants britanniques qui font tous leurs efforts pour développer leurs affaires de ce côté.

Les Antilles anglaises traversent une crise. Les produits tropicaux se vendent pas. Le projet de fédération qu'on espérait mettre au point dans une conférence à l'Abaco...

Ces îles sont mécontentes de leur administration de colonies de la Couronne ou de leur statut de simple gouvernement représentatif, et leurs aspirations politiques s'ajoutent à l'incertitude de leur situation économique pour rendre aujourd'hui impraticable tout progrès vers l'unité.

L'année 1921 laissera un mauvais souvenir parmi les marchands, les manufacturiers et les ouvriers, dit l'*United Empire*. Une partie du capital souscrit en 1920, année de spéculation, a été perdue. Mais s'il faut en juger par les discours des grandes banques de Londres et d'ailleurs, le pire est passé. Discutant la situation avec l'autorité d'un ex-chancelier de l'Echiquier et d'un grand administrateur de banques, M. McKenna attribue les difficultés passées non seulement au gonflement et au dégonflement des valeurs, deux choses également mauvaises, à son avis, mais à trois causes principales: l'appauvrissement de l'Europe, le coût élevé de la production et le fardeau des impôts. Le premier facteur enrayer le commerce d'exportation; le troisième, le commerce domestique; et le deuxième le commerce en général. Un exemple de la répercussion du premier facteur sur les affaires: la Russie n'a pu acheter de thé de la Chine ou des Indes, ce qui a diminué l'exportation des produits textiles du Lancashire en Extrême-Orient, ce qui a diminué à son tour l'exportation du coton brut des Etats-Unis, d'où nouvelle réaction sur le commerce maritime, sur les opérations de banque et d'assurance.

La civilisation mercantile est une machine très compliquée, très fragile et très difficile à réparer, quand les rouages sont détraqués.

La voie-face du *Foreign Office* au sujet des Turcs n'a pas l'heur de plaire à la *Westminster Gazette* (28 mars). Ce journal prétend que le dernier accord enlève du prestige à John Bull et ne lui assure pas la paix. La politique "promulguée par Paris" ne règle rien. Au Levant plus qu'ailleurs, la Grande-Bretagne devrait réduire ses dépenses. C'est justement ce que le gouvernement actuel semble incapable de faire. Un gouvernement ne répare jamais ses bévues. Un coup de balai est indispensable.

Le *Manchester Guardian* (24 mars hebdomadaire) dit que les membres indigènes de l'Assemblée législative de l'Inde ont fait partir un fameux coup de mine en rejetant, irrités par l'énormité du budget militaire, la nouvelle assiette d'impôts du gouvernement, y compris l'accroissement projeté des droits sur l'importation du coton et des droits d'accise. "Le gouvernement est dans un beau pétrin, et une fois de plus, sur une terre lointaine la puissance de la bourse apparaît comme le symbole et la pierre de touche du gouvernement autonome, ce qu'il faut éviter surtout en finance — dans le prélèvement et la dépense des millions de l'Inde — c'est de montrer la partie britannique de l'administration en opposition uniforme aux représentants indigènes."

A tous les points de vue, les Anglais ont des embarras plein les mains aux Indes. Dieu les préserve des guffeurs!

M. Weizman, la personnalité la plus en vue du sionisme, de passage à Paris, a été reçu par le président de la République et le président du conseil. Chef responsable de l'organisation sioniste mondiale depuis huit ans, ses pouvoirs ont été récemment confirmés par le dernier congrès de Carlsbad.

Le *Temps* a demandé à l'éminent chef sioniste un court exposé sur l'idée qu'il représente, sur sa situation et ses perspectives d'avenir, et il a bien voulu lui faire les déclarations suivantes:

"Le sionisme, a-t-il dit, a reçu sa consécration internationale à la conférence de San-Remo. En effet, le mandat sur la Palestine y a été confié à la Grande-Bretagne "pour y constituer, par étapes, en tenant compte des droits acquis de la population du pays, un foyer national juif." Ce mandat sera soumis, croyons-nous, à la ratification de la Société des Nations dans sa prochaine séance. Ainsi, espérons-le, par un effort commun, aidés par la volonté de tous, parvenir à constituer "un foyer" où tous les Juifs désireux d'y venir pourront vivre librement et se créer une existence nationale propre."

Passant aux réalisations, M. Weizman poursuit: "Nous avons dépensé jusqu'ici 30 millions par an pour notre colonisation. Nous avons initié un développement nos anciennes colonies et créé de nouvelles, sans parler des coopératives ouvrières. Nous nous sommes intéressés au commerce, à l'industrie ainsi qu'à la mise en valeur du pays. Dans cet ordre d'idées, nous avons absorbé la réaction d'un projet capital, l'utilisation de la force motrice représentée par les eaux du Jourdain."

"Notre immigration peut être évaluée à un million de personnes par mois. C'est d'ailleurs la capacité actuelle d'absorption du pays et nous veillons à ce qu'elle ne soit point dépassée. La reconstruction économique recevra désormais une forte impulsion de la part d'une organisation spéciale, le "Keren-Yesod", à laquelle tous les Juifs sont appelés à collaborer et qui nous permettra, espérons-nous, de disposer d'un budget annuel de 50 millions, chiffre d'ailleurs voté par le congrès de Carlsbad. "Du point de vue intellectuel, nous dépensons près de 6 millions par an pour nos œuvres scolaires et scientifiques."

Comme le collaborateur du "Temps" faisait allusion aux relations Juifs-Arabs, M. Weizman lui confie: "Nos relations avec les Arabes de Palestine n'ont pas été jusqu'ici aussi bonnes que nous l'aurions désiré. L'instabilité générale en Orient, incompréhension chez certaines classes de la population, malentendus, colportés, tout y a contribué. Mais notre volonté de travail, notre travail aura raison de tout et les Arabes se rendront compte que la mise en valeur de la Palestine se fera pour le plus grand bien de tous et que nous tenons à vivre en bonne intelligence avec eux."

Enfin, à propos de la France, le chef de l'exécutif sioniste lui a déclaré: "Le sionisme, qui est comme la conscience vivante du peuple juif, ne saurait oublier que c'est en France et sous les auspices de la grande Révolution que l'émancipation juive a commencé. Récemment encore, la France a participé à l'accord de San-Remo. A notre reconnaissance se sont ajoutés les liens que le mandat français en Syrie et au Liban a créés entre nous. Nous sommes appelés à collaborer activement avec nos voisins, Libanais et Syriens, sur le terrain politique et économique pour le développement du Proche-Orient. Nous pensons pouvoir être un élément d'ordre et de progrès et le gouvernement français a bien voulu croire à la sincérité de nos efforts. J'ai eu l'occasion de me rendre compte de ces dispositions hautement bienveillantes durant les deux entretiens que j'ai eu l'honneur d'avoir avec M. Millerand et M. Poincaré, accompagné de mon ami le docteur Armand Bernard, président de la commission politique. L'accueil que j'ai rencontré auprès du chef de l'Etat et du chef du gouvernement français sera apprécié à sa haute valeur par les Juifs du monde entier." Ernest JUSTEL.

Le sionisme, qui est comme la conscience vivante du peuple juif, ne saurait oublier que c'est en France et sous les auspices de la grande Révolution que l'émancipation juive a commencé. Récemment encore, la France a participé à l'accord de San-Remo. A notre reconnaissance se sont ajoutés les liens que le mandat français en Syrie et au Liban a créés entre nous. Nous sommes appelés à collaborer activement avec nos voisins, Libanais et Syriens, sur le terrain politique et économique pour le développement du Proche-Orient. Nous pensons pouvoir être un élément d'ordre et de progrès et le gouvernement français a bien voulu croire à la sincérité de nos efforts. J'ai eu l'occasion de me rendre compte de ces dispositions hautement bienveillantes durant les deux entretiens que j'ai eu l'honneur d'avoir avec M. Millerand et M. Poincaré, accompagné de mon ami le docteur Armand Bernard, président de la commission politique. L'accueil que j'ai rencontré auprès du chef de l'Etat et du chef du gouvernement français sera apprécié à sa haute valeur par les Juifs du monde entier." Ernest JUSTEL.

Les grands musiciens

WEBER

La grande figure de l'auteur du *FREYSCHUTZ*, nous apparaît avec cette auréole de poésie exubérante et comme enivrée d'elle-même qui rayonne autour du front des Lamartine et des Byron. De fait, Weber fut en musique, le chef de l'école romantique dont le foyer d'inspiration avait couvé dans les dernières de Beethoven.

Un compositeur d'une personnalité si nette, d'une originalité si accentuée, ne pouvait manquer d'être, lui aussi, un enfant prodige. Le jeune petit n'eut d'ailleurs que le privilège: il était né, malin, et boiteux d'un père maniaque, brutal et dissipé, qui n'avait de noble que le nom, et d'une mère que les folies de son mari rendaient malheureuse, et il trahit une enfance assez triste jusqu'au jour où le baron de Weber, qui joignait heureusement à ses frivolités passions, celle de la musique, surpris des étonnantes dispositions de son fils, le fit entrer à Munich chez le professeur Kalcher.

La souffrance déjà l'avait mûri, et le développement secret du génie s'accomplissait rapidement en lui. Un premier opéra signé du nom de Weber, qui avait alors quatorze ans, la FILLE DES BOIS, joué au théâtre de Munich, fut grandement applaudi. Cet extraordinaire succès eût dû l'éblouir; bien au contraire, ayant reconnu ses défauts à la lumière de la rampe, l'adolescent s'enferma dans la retraite et se confia aux leçons de fameux abbé Vogler.

A dix-huit ans, il dirigeait l'orchestre du théâtre de Breslau, alors renommé. Et ce fut un beau spectacle que de voir ce jeune homme au visage sombre, d'expression frouche, qu'enflammait la rêverie ardente au regard, conduire des musiciens âgés. Malheureusement dans cette situation, Weber se fit remarquer par sa nature ombreuse et sa susceptibilité souffrante. Il était sans doute de ces songeurs dont parle Paul Bourget, "victimes d'une sorte d'état mal défini, qu'on pourrait appeler l'état lyrique, enivrement anticipé de l'espérance ou du désespoir, suivant que cette qualité d'amplifier prodigieusement les sensations s'applique à la joie ou à la tristesse."

De tels penchants, exaspérés par la solitude que Weber affectionnait et l'état précaire de sa santé, devaient lui rendre la vie pénible, encore que son profond attachement à la religion catholique adoucit les heurts quotidiens. Bientôt maître de chapelle du roi de Wurtemberg, il souffrit de mille blessures dans cette position ambiguë, qui était alors nous l'avons vu déjà, un peu supérieure seulement à celle de valet. Evidemment, ayant déçu au roi, il fut arrêté en plein théâtre, jugé et banni du royaume, à son grand soulagement.

Le maître erra alors à travers l'Allemagne, chemineau de génie, donnant partout des concerts, jusqu'au jour où il fut enfin se reposer à Darmstadt. Il y retrouva, chez l'abbé Vogler, Meyerbeer avec qui il se lia d'amitié impérisable. Car Weber avait les qualités de ses défauts; et lui, que le plus léger froissement faisait vibrer douloureusement, trouvait des joies exquises dans l'amitié, cette douce et humble sœur de l'amour. De même, sa tendresse pour son père ne se démentait pas un instant. Les extravagances de ce vieillard avaient épuisé tout l'argent que le compositeur gagnait péniblement. Or

quand ce père mourut, laissant à son fils de lourdes dettes qui devaient l'accabler longtemps encore, il écrivit sur le Journal de sa vie ces lignes touchantes à faire pleurer: "Mon père est entré paisiblement dans l'éternel repos. Que Dieu lui donne dans le ciel la paix qu'il m'a pu avoir sur la terre! Il est cruel pour moi de penser que j'ai pu parvenir à assurer son bonheur. Que Dieu le bénisse pour l'amour qu'il m'a porté et que je ne méritais pas, ainsi que pour l'éducation qu'il m'a donnée!"

Le cœur de Weber était grand ouvert: il chérissait ses amis; il aimait, — nous le verrons, — sa famille jusqu'au sublime; il adorait sa patrie. Quand, en 1813, l'Allemagne dans un terrible réveil, se souleva contre Napoléon, les chants guerriers où Weber avait fait jaillir, en flammes incendiaires, l'ardeur de son patriotisme, lancèrent dans la mêlée, vers la victoire, toute la jeunesse universitaire. Dès lors il fut célèbre.

Sur le chemin de la vie, qui devait être pour lui si court, il allait enfin rencontrer l'ossis qui rafraichit le désert de sa solitude où il n'avait éprouvé jusqu'alors que la brûlure et l'accablement de passions malsaines. A trente-quatre ans, il épousait une charmante jeune fille, Caroline Brandt, comte plus tard Mme Schumann, elle fut pour le musicien l'amie la plus bienveillante qu'il pût souhaiter, réalisant ce portrait idéal qu'à tracé Sully-Prudhomme des épouses d'artistes: "Il leur faut une amie à s'attendrir facile. Souple à leurs vains soupirs comme aux vents le roseau, Dont les bras leur soient un asile, Et le cœur un bercail; Douce, infiniment douce, indulgente aux chimères, Inépuisable en soins calmants ou réchauffants; Soins muets comme en ont les mères. Car ce sont des enfants."

Le fait bon de représenter cet intérieur où aux longues soirées d'hiver, sous le rayonement discret de la lampe, le maître qui rêve et de sa femme qui contemple se fait plus serene et plus aimant. Soudain l'artiste se penche et écrit ses inspirations; puis la confidente va les révéler de la sienne, fait jaillir des doigts frémissants l'harmonie qui unit leurs âmes.

Dans cette aurore de bonheur le génie de Weber devint plus lumineux que jamais, comme aussi plus brillant son talent d'exécutant. Il composa le *FREYSCHUTZ*, qui devait l'immortaliser. Ce fut un radieux triomphe. "Je n'oublierais jamais, écrivait un de ses amis de Weber, le silence ému dans lequel fut écouté l'ouverture, ni les applaudissements qui suivirent. Le maître saluait, saluait sans fin; l'enthousiasme ne cessait pas. Il fallut recommencer."

Puis se succédèrent la valse du *FREYSCHUTZ* si délicieusement entraînante, l'allegro lancé comme une fusée d'étoiles l'étrange ronde en SI MINEUR le duo attendri des deux cousines, la cavatine d'Annette, la magnifique crescendo d'admiration qui montait, montait, enveloppant l'œuvre et l'auteur d'une tempête d'acclamations.

C'est, en effet, dans cette partition que se concentrent toutes les qualités de ce génie romantique: originalité pittoresque, évocation vigoureuse et expression pénétrante du paysage et du drame, charmante habileté des contrastes, art subtil, riche et hardi de l'orchestration: tout cela rehaussé par cette unité de sentiment qui apparaît sans cesse pour la première fois à la scène.

A ce point de vue, le succès de cette œuvre devait révolutionner l'opéra. On y respirait avec délices, au lieu des parfums changeants de fleurs répandues au hasard, un arôme unique et puissant fait des senteurs mêlées d'un bouquet admirablement composé. On ne peut même dire que, par là, Weber fut le précurseur de Wagner. Une fois de plus, l'art allemand triomphait de l'art italien, représenté alors par Spontini.

Non que Weber fut inférieur dans la mélodie, puisque avec Schubert il créa les lieder, ces chants si doux à l'âme riveres de l'Allemagne. Ses mélodies ont une grâce mystérieusement poétique. Aussi bien le grand artiste fut un maître en tous genres: messes, concertos, musique pour piano où se remarquent les sonates, la POLONAISE EN MI BEMOL, la célèbre INVITATION à la valse, d'une si enlégante mélancolie, etc.

Toutefois sa musique s'adresse plus souvent à l'esprit qu'au cœur, et son œuvre a plus encore de pureté que de profondeur d'émotion. La représentation du *FREYSCHUTZ*, suivie de celle des deux autres opéras: *PRECIOSA*, ce petit chef-d'œuvre en un acte, et *EURYANTHE*, cette superbe pièce où se trouve le fameux chœur des chasseurs, marqua pour Weber l'époque d'une gloire heureuse. Ce n'était, hélas! qu'une trêve à ses misères.

Bientôt il fut atteint d'une maladie de poitrine, source d'angoisses physiques et morales. Alors que la vie lui souriait enfin, il pleura d'abandonner. Mais ses larmes firent de l'artiste un héros car son cœur était plus grand encore que son génie. Grâce à l'énorme succès du *FREYSCHUTZ*, la renommée de Weber était devenue universelle, et il regut d'Angleterre des offres fort avantageuses. Il fit alors appeler son médecin et un dialogue tragique s'engagea.

"Dites-moi franchement, je le veux, combien de temps j'ai encore à vivre. En allant de suite vivre en Italie, dans un repos absolu, vous pouvez vivre cinq à six ans. En bien, non! Puisqu'il en est ainsi, je ne trahirai pas une existence misérable et onéreuse; je préfère me rendre en Angleterre et gagner d'un seul coup l'argent nécessaire à ma famille. Que la volonté de Dieu soit faite!"

Eh! le pitoyable fin de vie! Tout d'abord son OBERON, cette œuvre exquise où Weber se montre un poète de délicatesse et de suavité, ne réussit guère; les Anglais ne surent pas en apprécier le charme de vaporeuse féerie. Alors, malgré la présence d'amis fidèles l'exil lui pesa. C'était l'hiver, le broillard jaune de Londres, "si épais dit-il, qu'il faut allumer une bougie en plein jour et que le disque rouge du soleil sans rayons semble une tache de sang dans une mer de boue." Exaspéré par la maladie et embrumait tout son âme, malade comme le corps. Il voulut revoir sa famille et écrivit à sa femme cette lettre poignante où la mort qui semble s'écarter, a un instant miséricordieuse, de sa pensée du condamné pour laisser s'épanouir à ses yeux déjà voilés, un dernier mirage d'avenir:

"Quelle joie, ma chère femme, m'a donnée votre lettre du 22 mai! Vous êtes tous en bonne santé! pour moi, je suis malheureusement encore faible et bien souffrant. Mon Dieu! comme je voudrais déjà être parti pour l'Allemagne! J'ai en ce moment un grand emplâtre sur la poitrine dont le but est de me délivrer de cette insupportable oppression. Vous n'êtes pas abandonnée, me dites-vous; nos amis viennent vous voir. J'espère vous apporter de l'argent à mon retour et vous bien soigner, ma chère femme. Cette lettre ne demande pas de réponse; n'est-ce pas joli d'écrire une lettre qui sera la dernière et de pouvoir dire: Ne répondez pas, le reviens? Au revoir donc, à bientôt! Portez-vous bien, ma femme bien-sûrée, vous et nos enfants! Je vous envoie mille tendres baisers."

"CARL"

Deux jours après, assis dans un grand fauteuil au foyer qui le réchauffait à peine, le malade se sentit soudain infiniment las; et d'une voix éteinte il dit ces paroles qui furent les dernières, car il mourut dans la nuit:

"Mes amis, laissez-moi dormir." "Dors, ô grand et douloureux Weber! ou plutôt, — car dormir n'est qu'un mot, — vis en paix dans la lumière! Qu'importent les souffrances passées, qui de là-haut t'apparaissent sans doute légères comme à nous nos peines d'enfant! Au lit de mort, le baiser de tes lèvres blémies sur le crucifix dut éveiller ton âme aux béatitudes immortelles; car tu avais, comme le Christ, vidé la coupe du sacrifice et donné ta vie pour ceux que tu aimais." André CHARRY.

Littérature indienne

FRAGMENTS DU CODE DE MANOU

Chacun a pour devoir de témoigner avec sincérité, quel soit placé haut ou bas; c'est la voie qui rend la justice florissante et met les témoins à l'abri de tout blâme. L'âme se sert de témoin à elle-même; et c'est en elle-même qu'elle trouve en tous temps son plus loyal et son meilleur défenseur. Il y a au dedans de toi un juge suprême, conscient de tes moindres fautes; ô homme, ne fais point violence à ce témoin qui se possède en son cœur. "Non, personne ne sait rien de mon péché", il te trompe; les dieux qui sont autour de lui le voient de même que l'esprit qui réside dans son for intérieur. Ton esprit est-il calme au dedans de toi? ou l'âme sincère est-elle en repos? Es-tu d'accord avec le maître de ton propre cœur? Ne va point au Gange, ne gagne pas la plaine sacrée de Kourou sans savoir quel péché tu as à expier, quel pardon tu as à obtenir!"

Le devoir des témoins

Le devoir des soldats

Le devoir des témoins

Le devoir des témoins

Le devoir des témoins

Le devoir des témoins

Le devoir des témoins

Le devoir des témoins

Le devoir des témoins

Le devoir des témoins

Le devoir des témoins

Le devoir des témoins

Le devoir des témoins

Le devoir des témoins

Le devoir des témoins

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Le devoir des rois

Pour vous, Mesdames

Le crépuscule

Tout se tait dans le parc où s'annonce le soir,
Le soleil incliné dore au loin la colline.
Et sa pourpre apparaît dans de la mousse
Comme à travers l'encens le feu de l'encensoir.
Le vent qui dit tout bas sa douce cantilène,
Du parfum de la rose embaume son haleine;
Le jour pâle et subtil laisse un adieu touchant,
Et les petits oiseaux, interrompant leur chant,
S'endorment sur la branche. Au loin des cloches sonnent.
Et l'on voit tressaillir dans l'onde du ruisseau
Les feuilles du grand chêne et du mince bouleau.
— Tout se tait dans le soir et les âmes frissonnent.

Car c'est l'heure adorable où le jour va mourir,
Où notre âme souffrante implore un souvenir;
L'heure mystérieuse où le soir déjà sombre
Sur le vieux parc étend son silence et son ombre;
L'heure sainte où le cœur tente de se cacher
Pour pouvoir en l'embrasement s'épancher.
C'est l'heure souveraine où se font les promesses,
Où l'on pleure tout bas sur ses vaines tendresses,
Désireux qu'en son cœur se repose le temps.

Et je suis venu seul en cette solitude,
J'y suis venu rêver mes rêves de seize ans!
Et de mes chers espoirs s'exhale tant d'encens
Que de mon avenir ils semblent le prélude.
O pâle crépuscule, ô soir tout filé d'or,
Agonisant soleil aussi beau qu'un poème,
Et toi, belle nature au somptueux décor,
Combien je vous comprends et combien je vous aime!

Robert CHOQUETTE.

(Collège de Saint-Laurent.)

LA GRAPHOLOGIE AU NATIONALISTE

INDIFFERENT — Etude parue dans le Nationaliste, le 9 avril. Je n'ai pris aucun engagement et j'analyse les écritures à leur tour.

PETITE FLAMME — Réfléchie, raisonneuse, en garde contre sa sensibilité qu'elle essaie de dissimuler avec assez de succès, c'est une petite flamme qui porte mal son nom et qui paraît indifférente, pratique et volontaire. Très énergique, elle est résolue, entêtée, dure quelquefois dans la contradiction ou devant l'opposition. Active et courageuse, elle est également entreprenante et persévérante. Elle manque de souplesse et de douceur, mais le cœur est bon, délicat et affectueux. Un peu d'égoïsme nuirait au dévouement, si Petite flamme, droite, consciencieuse n'avait pas tant de volonté et de bonne volonté.

LISON D'AMOUR — On ne peut faire un travail qui vaille avec six lignes d'écriture et je suis tenté de mettre le manuscrit de côté. Il contient quand même quelques indications: Délicatesse, sensibilité féminine, manque d'énergie. Signes de gaieté et d'un peu de légèreté, quoiqu'il soit capable de réflexion et de beaucoup de bon sens. Cœur affectueux, discrétion, activité et optimisme.

Je ne puis croire qu'un homme aurait choisi ce ridicule pseudonyme et l'écriture me paraît bien féminine. Pourquoi essayer de me jouer des tours, ce sont les correspondants qui y perdent.

MARTHE-ADRIENNE — Jeune, mais réfléchie et sensée, elle

est un peu sentimentale et attirée par le romantisme, ce qui nuit au bon jugement qu'il, bien cultivé, se développerait sûrement. Elle a de jolis enthousiasmes, des tendances idéalistes et cependant un côté pratique et positif.

Active et courageuse, elle a de l'ambition et de la persévérance. Le cœur est sensible, bon, ardent et aimant, mais la tendresse est retenue par une réserve fière et timide. Elle est remarquablement obstinée, tantôt doucement, tantôt avec raideur, mais elle est toujours capable de résistance durable.

L'orgueil est susceptible, elle déteste les critiques et les reproches, même quand elle les reconnaît mérités.

Mouche-à-feu. — Il y a de la confusion dans cette petite tête: tout y est entré pêle-mêle et en sort un petit bonheur. L'imagination est excessive et compromet sérieusement le jugement. Elle a l'esprit fin et la répartie vive.

Bon cœur aimant, délicat, sensible, portant au dévouement. Elle est toujours active et remuante, complaisante à ses heures. C'est un caractère ni sérieux, ni formé, une fillette probablement, intelligente, curieuse, et pas assez élevée dans le sens d'éduquée.

Elle aurait assez de volonté capable de résolution et de ténacité, mais elle est habituée à agir et à parler sous l'impulsion de tous les caprices qui passent.

Jean DESHAYES.

Conte du dimanche

L'ADMIRABLE TABLEAU

Henri Deguidat est un de ces peintres qui estiment que le temps n'est plus où l'artiste doit s'enfermer dans une tour d'ivoire. A présent, pour peindre, comme pour écrire, il faut suivre son temps, se mêler à l'actualité, en un mot vivre. C'est à ce prix seulement qu'on peut prétendre interpréter les signes caractéristiques d'une époque.

Au prochain Salon, Henri Deguidat compte exposer un tableau intitulé: "La Nouvelle Riche". Pour l'instant, il est très occupé à trouver son personnage. Il a mis dans certains journaux spéciaux une note ainsi conçue: "Peintre demande modèle pour poser Nouvelle Riche". Il attend, ce matin, les candidates. Quelles seront-elles?

Au creux d'un fauteuil se trouve déjà la robe de velours bleu avec dentelles blanches, dont s'affubler celle qu'il aura choisie, et sur un guéridon, les gros bijoux en or, dont elle couvrira sa poitrine opulente. La toilette blanche attend au chevet. Hélas! les pauvres modèles sont mal désignés pour figurer ce soir-là que l'opinion populaire ne saurait voir autrement que larges et épauleuses. Les premières femmes qui offrent leurs services sont blêmes et maigres. Leurs yeux ont cet éclat douloureux que donnent les privations. Il est impossible de les utiliser. Rien que le poids des bijoux les ferait chanceler.

L'artiste en reçoit ainsi dix, douze peut-être. Il ne les compte plus. Il désespère de trouver le type devant qui le public s'arrêterait en s'exclamant: "Oui, c'est bien ça!" lorsqu'il soudain, parmi d'autres, il voit à la porte de son atelier une créature invraisemblable.

Elle est grande, la figure luisante,

malgré la poudre, la poitrine double et ses bracelets triples. Sa nuque est un bourrelet rose. Elle porte une robe blanche avec le milieu barré d'une large ceinture verte. Elle a des bagues à tous les doigts et des cascades de perles autour du cou.

— Que les autres s'en aillent!... Vous... restez!...
Henri Deguidat en est devenu pâle. L'émoi de la serre à la gorge. Jamais il n'aurait osé espérer que le destin servirait aussi complètement son désir. A la créature invraisemblable, il fait un geste:

— Vous vous êtes habillée... C'est bien! Approchez...
— Maître peintre, bonjour!
— Bonjour, ma fille...
— Je viens pour mon portrait...
— Parfait!... Je vous rends...
C'est extraordinaire... Vous êtes juste ce que je voulais... Vous devez être très intelligente...
— Je ne suis pas bête...
— Pour imaginer la robe que vous portez, il faut avoir un sens très aigu de l'observation. J'avais préparé une toilette de velours bleu avec dentelles blanches. La vôtre est cent fois plus amusante. Cette ceinture verte est un chef-d'œuvre. Pourvu seulement qu'on ne la juge pas invraisemblable!

— Invraisemblable? Pourquoi? peintre!
— Ne m'appellez pas: "maître peintre"! C'est idiot!... Quant à ces perles superposées, c'est inénarrable!

— Oui, c'est fameux! Il ne faudrait pas en oublier une seule...
— Vous avez déjà posé?
— Oui...
— Chez qui?
— Chez un photographe.

Henri Deguidat sourit. Evidemment cette femme est une originale. Elle représente si bien son type qu'il a pour elle toutes les indulgences. Il la place sur la première marche d'un escalier de faux marbre pour qu'on aperçoive bien son gros pied

EMPRUNTEURS DE LIVRES

L'ART DE MONTER SA BIBLIOTHEQUE A PEU DE FRAIS.

"L'Opinion" nous apprend que les tribunaux de Moscou viennent d'infirmer sept mois et demi d'emprisonnement à deux emprunteurs de livres qui avaient omis de restituer les ouvrages qu'on leur avait prêtés. "Victoire" saisit en riant l'occasion si rare de donner un bon point aux soviets:

— "C'est la bonne heure."
— "C'est vingt francs la séance... Ce n'est pas cher!"
— "Mettez trente francs, puis-que vous êtes habillée, et n'en parlez plus!"
— "Soit! monsieur peintre... J'accepte les trente francs..."

— "Bon!... Mais ne m'appellez pas: "monsieur peintre"... C'est stupide!"
— "Comment faut-il alors que je vous appelle?"
— "Ne m'appellez pas du tout... Quand je travaille, j'aime le silence..."

— "Bien!"
— "La première séance se passe sans incident. Jusqu'ici seul le dessin est fait. Le travail intéressant va commencer..."

— "Sur tout, je veux que vous mettiez beaucoup de couleur, déclarez le lendemain le modèle imprévu. Qu'on ne dise pas que vous avez lésiné!"

Mélez-vous de ce que vous regardez...
— "Combien comptez-vous mettre de couches?"
— "Hein?"
— "Mon père, qui était peintre comme vous, disait comme ça qu'une porte refaite à moins de deux couches ne tenait jamais..."

— "Vous n'êtes pas un porte..."
— "Ah! oui, c'est vrai!"
— "Et je ne suis pas un peintre en bâtiment!"

Pourtant, vous faites ma façade!...
— "Ce disant, elle éclate d'un gros rire, qui secoue toutes ses perles..."

— "Pauvre fille, pense le peintre. En ai-je assez vu, de ces modèles, qui apportent des pays les plus divers les vices les plus variés. Celle-ci doit aimer la boisson. Elle paraît un peu ivre..."

— "Alors! lui dit-il, taisez-vous... Vous avez dû prendre encore ce matin un grand verre de vin blanc..."
— "Oui... avec un pâté de faisan!"

— "De foi! rectifie le peintre!
— "Deux fois ou trois fois répond-elle. Quand il s'agit de manger, je ne laisse pas ma part aux autres..."

Après la troisième séance, le tableau est à peu près terminé.
— "Je crois que ce sera une des toiles marquantes du Salon, prononce l'artiste, non sans fierté."

— "Vous comptez me mettre au Salon?"
— "Oui. Ça vous gêne?"
— "Au contraire! C'est le plus beau jour de ma vie. Je vous apporterai demain une plaque d'or avec mon nom gravé pour la mettre sur le cadre, qui devra aussi être en or..."

— "Votre nom? Vous croyez que le public s'intéresse à votre nom?"
— "Il n'y aura que trois mots sur le cadre, le titre: "La Nouvelle Riche..."

— "Insolent!"
— "Vous dites?"
— "Tant que vous n'avez été que grossier, je n'ai pas protesté. J'excusais l'artiste. Maintenant vous m'insultez? bonsoir! Voilà vos quatre-vingt-dix francs... J'emporte mon tableau..."

— "Le pauvre artiste ne doute plus un seul instant qu'il ait affaire à une folle!"
— "Les quatre-vingt-dix francs, c'est moi qui vous les dois..."
— "Il lui met dans la main un billet de cent francs en lui disant de garder le reste comme pourboire..."

— "Un pourboire?"
— "La femme a bondi. D'une main rapide, elle giffe le peintre:"
— "Un pourboire? à moi, qui ai plus d'un million de bijoux!... à moi qui suis l'épouse de M. Bertrand-Dupont, le gros fabricant d'obus!"

— "Vous n'êtes donc pas un modèle?"
— "Si! monsieur, un modèle de toutes les vertus... Quand je suis entrée, c'est à peine si vous m'avez laissé parler. J'allais vous offrir 10,000 francs pour me faire en peinture. C'est vous qui m'avez dit que ce serait trente francs par séance... Voilà quatre-vingt-dix francs... J'emporte mon portrait..."

— "Très digne, elle appelle son chauffeur pour qu'il charge sur son automobile l'admirable tableau."

Albert ACREMANT.

Statistique

La visite du maréchal Foch aux Etats-Unis ne pouvait pas ne pas attirer l'attention des statisticiens américains, n'est-il pas vrai?

Aussi, après un travail de compilation viennent-ils de nous fournir quelques détails inédits sur la tournée triomphale du grand Français.

Sachez donc que le maréchal a parcouru 22,000 kilomètres, ce qui lui a donné l'occasion de prononcer 172 discours et d'accorder 235 interviews plus ou moins rapides; 12,000,000 de citoyens américains ont écouté les paroles de notre représentant, dont la venue a donné prétexte à 18,000 articles spéciaux.

QUI A LE DROIT DE COMMANDER?

"LE MONDE A BESOIN D'AUTORITES..." DECLARE GUGLIELMO FERRERO.

M. Guglielmo Ferrero, le célèbre écrivain italien, vient de publier un intéressant article dans l'Illustration.

Après avoir tracé un tableau saisissant de toutes les chutes de régimes auxquelles nous avons assisté de 1908 à 1918, M. G. Ferrero écrit:

"Un gouvernement n'est autre chose qu'une réponse à la question: qui a le droit de commander, et dans quelles limites? Qui a le devoir d'être obéi, et jusqu'à quel point? C'est le plus haut de tous les problèmes que soulève la destinée de l'homme sur la terre, car tous les autres en dépendent. Une époque et un pays ne peuvent vivre dans un ordre stable que s'ils ont donné à ce problème capital une solution qui leur semble définitive."

"Aussi, dans tous les siècles, les hommes ont cherché la solution parfaite et éternelle du problème. Ils se l'ont jamais trouvée. Toutes les solutions semblent peu à peu perdre leur valeur et la question se pose le nouveau périodiquement. Celles où un peuple doit répondre encore une fois à l'éternelle question des "les époques troublées de l'histoire."

"Tous les pays ont connu cette épreuve. Mais l'épreuve semble prendre maintenant des proportions que l'histoire n'avait pas encore connues. C'est l'univers tout entier qui est mécontent de toutes les solutions du problème que le genre humain a jusqu'ici proposés."

Dans cette désagrégation universelle, il régit encore un ordre "quasi miraculeux".

"Le monde a trouvé le principe d'un nouvel ordre: la discipline du travail imposée par le Feu et par les monstrueux engins qu'il anime. D'où l'angoissant problème: pour combien de temps et en quelle mesure ce nouveau principe pourra-t-il tenir bon des années?"

"L'avenir seul pourra résoudre ce problème."

Mais l'observateur distingue deux erreurs que les peuples peuvent commettre. — et qui ont été commises, l'une par la Russie, l'autre par l'Allemagne.

La Russie a détruit jusqu'à la discipline du travail.

"Trois ans ont suffi à achever une ruine, qui, dans l'empire russe, main, aura exigé trois siècles, villes abandonnées, routes détruites, terres dévastées, arts et métiers étouffés, millions d'hommes tués par la peste et par la misère. Maintenant, la famine commence..."

"Je dis: commence. Parce que la famine qui dévaste l'empire russe n'est que le début d'un nouveau fléau. Il n'est pas de charité, si grands que puissent être et sa bourse et son cœur, qui soit capable d'arrêter à mi-chemin la dissolution d'une société."

L'Allemagne est tombée dans l'erreur opposée: "croire que la discipline du travail puisse à elle seule maintenir l'ordre social, même si l'Etat tombe en ruines."

"Le monde a besoin d'autorités en lesquelles il ait foi, de gouvernements qui le gouvernent..."

"Les intérêts économiques peuvent soutenir encore, tant bien que mal, la civilisation occidentale, c'est-à-dire la plus grande partie de l'Europe et de l'Amérique. Mais ce serait une dangereuse illusion de croire qu'ils puissent y suffire toujours."

Qu'elle le veuille ou non, notre époque sera obligée de répondre à ce que M. Guglielmo Ferrero appelle l'éternelle question: "Qui a le droit de commander, et dans quelles limites? Qui a le devoir d'obéir, et jusqu'à quel point?"

LES TRESORS D'UNE GOUTTE DE MIEL

REGETTES ET CONSEILS

Pendant la dernière grande exposition provinciale, un grand nombre de nos lectrices se sont rendues au palais de l'Agriculture spécialement occupé par les exhibits des différentes branches du Ministère de l'Agriculture. Elles ont pu assister aux démonstrations faites sur la fabrication du sucre d'érable à la maison, comme aussi elles recurent les renseignements demandés au sujet des nombreuses préparations à base de cire et de miel. Ces dernières causèrent plus d'une surprise, parce que, chez nous, l'on est peu familiarisé avec l'emploi des produits des abeilles.

Pour l'utilité générale, puisque toutes n'ont pu voir et se renseigner sur la place je donnerai avec plaisir, les détails de quelques-unes de ces préparations, accompagnées d'explications dans la manière de procéder à leur confection et à leur emploi.

Polis pour meubles. — Ingrédients: Cire jaune, 8 onces, huile de lin, 5 onces; rouge orcanète, 1/2 once; térébenthine, 5 onces.

Mode de préparation: Mettre dans une casserole les trois premiers ingrédients et faire fondre pour obtenir un mélange parfait, ajouter ensuite la térébenthine; faire cette dernière opération loin du feu pour éviter les accidents. Verser dans une petite boîte à cirage quelconque.

Lorsqu'il s'agit d'appliquer ce poli sur des meubles ternis par la poussière et l'humidité, passer d'abord un linge légèrement humide, essuyer au fur et à mesure avec un linge sec et propre, bien doux (coton ou mousseline à fromage) et alors, prendre un peu de ce poli avec un autre linge, également doux et appliquer dans le sens des planches.

La chaleur naturelle de la main réchauffe suffisamment le poli et le facilite l'application. Passer de nouveau le linge sec jusqu'à l'obtention du résultat désiré.

En se conformant aux instructions ci-dessus, les meubles deviennent brillants ne se tachant pas au toucher.

LA GOUTTE D'OR.

PIEUSE COUTUME

LES RAMEAUX

La coutume de bénir des rameaux est très ancienne dans l'Eglise. Elle date du VIème siècle, à l'époque de S. Cyrille de Jérusalem.

Elle se fait maintenant le dimanche qui précède le jour triomphal de Jésus à Jérusalem et des disciples de Jésus qui portaient des rameaux et des fleurs en l'honneur du Maître.

L'Eglise bénit les rameaux: 1— "Afin que ceux qui les portent avec piété soient protégés, de Dieu dans leur corps et dans leur âme;"

2— "afin que ceux dans les demeures desquels on les introduit obtiennent la bénédiction divine, soient délivrés de toute adversité et protégés, en tout temps par la main de Dieu;"

3— pour nous apprendre, que Dieu veut aussi nous signifier par des

choses sans vie le don du salut, et nous faire comprendre le sens de cette entrée triomphale de Jésus à Jérusalem: les palmiers, préfiguraient la victoire prochaine sur le prince de la mort et les branches d'oliviers annonçaient que le temps de l'onction spirituelle était arrivé...

4— afin que nous nous déterminions à nous réunir avec nos frères pour aller au devant de Jésus, non pas tant avec des palmes qu'avec des bonnes œuvres!...

C'est donc une excellente coutume de conserver les rameaux bénits et de les placer respectueusement dans les diverses parties de la maison afin que les demeures soient protégées contre les incendies, les accidents et surtout contre le démon...

Il faut brûler les rameaux de l'année précédente et ne pas les jeter comme des choses ordinaires, parce qu'ils sont bénits.

Le Semeur a publié avec empressement la lettre-circulaire de M. Edouard Montpetit, directeur de l'Ecole des sciences sociales, économiques et politiques, adressée aux présidents des unions et des cercles de l'A. C. J. C. L'invitation à ceux de nos amis qui s'occupent d'études sociales et économiques de parfaire leur initiation en profitant des cours réguliers qu'offre, sur ces matières, l'Université de Montréal sera entendue.

Heureux événements, notes et commentaires, bibliographie, complètent le sommaire de ce numéro.

Abonnement: \$2 par année. Secrétaire général de l'A. C. J. C., 90, rue Saint-Jacques, Montréal.

Le Semeur a publié avec empressement la lettre-circulaire de M. Edouard Montpetit, directeur de l'Ecole des sciences sociales, économiques et politiques, adressée aux présidents des unions et des cercles de l'A. C. J. C. L'invitation à ceux de nos amis qui s'occupent d'études sociales et économiques de parfaire leur initiation en profitant des cours réguliers qu'offre, sur ces matières, l'Université de Montréal sera entendue.

Heureux événements, notes et commentaires, bibliographie, complètent le sommaire de ce numéro.

Abonnement: \$2 par année. Secrétaire général de l'A. C. J. C., 90, rue Saint-Jacques, Montréal.

Le Semeur a publié avec empressement la lettre-circulaire de M. Edouard Montpetit, directeur de l'Ecole des sciences sociales, économiques et politiques, adressée aux présidents des unions et des cercles de l'A. C. J. C. L'invitation à ceux de nos amis qui s'occupent d'études sociales et économiques de parfaire leur initiation en profitant des cours réguliers qu'offre, sur ces matières, l'Université de Montréal sera entendue.

Heureux événements, notes et commentaires, bibliographie, complètent le sommaire de ce numéro.

Abonnement: \$2 par année. Secrétaire général de l'A. C. J. C., 90, rue Saint-Jacques, Montréal.

Coupon graphologique

Esquisse graphologique de JEAN DESHAYES,

"NATIONALISTE"

22 AVRIL 1922 Bon pour un mois

Un coupon valable et 25 en timbres-poste doivent accompagner chaque envoi.
Tout manuscrit doit être à l'encre, sur papier non-rayé, et pas envoyer de copie.
Adressez: Jean Deshayes, le "Nationaliste", Montréal.

TRICOT



Pour passer par-dessus la blouse de soie trop légère les jours où la température est fraîche voici un vêtement pratique, coquet et qui sera exécuté en peu de temps. En voici l'explication:

Commencer par le bas du dos. Monter sur une aig. 82 m. et faire 78 rangs de tricot toujours à l'endroit.

32 rangs de tricot à côtes, soit 4 m. à l'endroit, 4 m. à l'envers.

82 rangs de tricot toujours à l'endroit (ici on est arrivé à l'épaule ne plus travailler que sur 29 m.)

X Faire 32 rangs en augmentant d'une m. tous les 2 rangs vers l'en haut, faire l'aig. avant la dernière m. au dernier rang on devra avoir 44 m., 20 rangs de 44 m., laisser ces 20 m. sur une aig., reprendre à l'épaule, fermer les 30 m. de l'en-coloire, travailler 20 m., continuer depuis X. Après avoir fait les augmentations et les 20 de 44 m. glisser toutes les m. sur la même aig.

12 rangs de tricot toujours à l'endroit, 32 rangs de tricot à côtes, 78 rangs de tricot toujours à l'endroit fermer les m.

Plier le vêtement en deux, fermer sur l'envers en laissant 20 centimètres d'ouverture pour l'emmanchure.

Col: faire une ch. de 71 m., 22 rangs de 70 demi-br., fixer le col au vêtement sur l'endroit, faire tout autour du col un rang de demi-br.

A FLASHLIGHT ON IRISH HAPPENINGS

Dublin, March 31, 1922. — The Belfast situation continues to occupy front pages in the press and to absorb main interest. In horror the pogroms seem daily to have reached the zenith—until tomorrow's reports of atrocities make today's pale.

A woman friend in business in Belfast told me last week that many of the worst horrors are not reported, especially those affecting women partly for their ghostliness and shame, partly for fear of further reprisals on publicity.

A woman doctor (Protestant) tells me she is sickened by the sights she sees daily in hospital. The mutilated dead, beaten to a pulp before the final shot, the tortured and dying women and children.

The massacre of the MacMahon family, when father and sons were shot in the hearing of the distracted wife and mother, potted one by one as they stood in their nightgowns, while they prayed, is characteristic of the worst form of Black and Tannery. The assassins were "Specials" in uniform and the murder took place in curfew hours. Only one boy (of six) escaped by crawling under the sofa, and when the ambulance arrived the men were sickened at the scene of carnage that met their eyes.

Even Churchill admits that, short of cannibalism, no crime could be more terrible. It, like many government atrocities, was a wild "reprisal" for the shooting of two Specials on the border. These reprisals are wrought on the first Catholic family known to the assassins, and such repeated murders, beatings, bombings and burnings in the Catholic quarter suggest an organized campaign of extermination.

Mr. Pollock, Minister of Finance in the "Northern" Parliament, has admitted that the British Government is paying the cost of the Specials until October 1—case surely where those who pay the piper also call the tune.

The Belfast Government has 13 battalions 2,000 Special Constabulary, 5,000 armed Specials, 20,000 Specials with rifles and an unspecified number of C Specials, not regularly armed. The estimated cost of this murder gang is over two and a half million.

Border raids are frequent and a bill is being rushed through the "Northern" Parliament initiating drastic punishment such as flogging and penal servitude for non-loyalists found with arms.

Mr. Churchill has declared in the House of Commons that the Imperial troops would be sent back into Ireland if the situation demanded it. Already, therefore, one sees the reason for the obvious organized pogrom in Belfast—the pretext of a Pale is needed whenever a case for recoupation is to be made.

Meanwhile the jails in the "Northern" area are filling, new offenses are being created public boards in the Six County area there is a "disloyal" majority or such boards are being dissolved and commissioners appointed as for a Crown colony, the press is muzzled and inquiries are prohibited. The British military look on indifferently at the murder of native Catholics and the Catholic Viceroy, Fitzalan, is dumb.

Ireland Now Under English Colonial Department

Meanwhile Downing street (or rather the Colonial Office for Ireland is now under the Colonial Department and Mr. Churchill) has summoned a conference of Sir James Craig and members of the Provisional Government. It is a sad irony of fate that draws these puppets on a string to London as headquarters.

Almost weekly, heads of various departments are summoned by their chiefs and have to account for themselves. Arthur Griffith, the father of Sinn Fein, answering the whip as obediently as ever did John Redmond.

In these conferences the Irish are hopelessly outnumbered and outmaneuvered as they were during the treaty convulse. The conference is expected to sit for some days, and Mr. Collins has already reproached Sir James Craig with his breach of contract re the expelled workers, while Sir James declares that he has been let down by Lloyd George and company on the question of the Boundaries Commission.

Two points emerge clearly—the radical mistake made by Collins in too hastily raising the boycott, a further mistake for weakness and a further mistake for the methods of the boycott as suggested by Lloyd George, and the fact that he is notorious.

It is pretty way is to give priority in negotiations to understand that the other side has made important concessions. Then he gets both to sign an agreement and leaves them to find out separately that each has been tricked. It is a device he had used again and again with effect on his recent "offer" and his latest dupes appear to be Collins and Craig on the boundary question.

Craig realizes that if he allows authority to contract out, he will

be left with so diminished an area for his already pigmy Parliament that it will become a mere board of guardians. Sir James, in the words of the "Westminster Gazette," "emulates the example of Pharaoh by refusing to let these people go and by failing utterly to make their lives liveable for them where they are." Murder is easier than contracting out, both for Sir James and his British accomplices.

Meanwhile Irish Labor, the Sinn Fein organization (through its evenly divided officer board and the Republican Party in the Dail) have called for the enforcement of the boycott against Belfast. The Republicans have even offered to suspend meetings on the treaty and other action in order that all sides may unite against the common enemy. So far, however, their invitation does not appear to have been accepted.

The Army of the Republic (I use the name in distinction to the Army of the Free State) has itself taken the matter up and taken drastic steps to reimpose the boycott. Trains going to Belfast have been derailed and goods destroyed, Belfast travellers have been deported from the South, six large fires that destroyed jam potter and other factories in that city, the burning of mansions of loyalists in the North, all of which happenings appear to indicate that a counter-offensive against Belfast is being preceded with. Several border raids have taken place.

In Dublin the Belfast expelled workers and refugees have entered into possession of the Memorial Hall in Parnell Square, one of the finest houses in the city. The workers have issued a statement declaring why they were taking over the premises, and victims of Orange terrorism are now appropriately housed within an Orange lodge. National resentment is also voicing itself in various protest meetings of Protestants (and in Ireland the Protestant rarely earns his name by "protesting") throughout Ireland.

The 300,000 "Southern" Protestants at peace and security outside the Belfast area and enjoying the good-will and tolerance of the Catholic majority. Their voices are now being raised against the infamy of sectarianism in Belfast. All these signs are healthy and mark a needed revolt. Certain it is that the Orange bully mistreats concession and tolerance as weakness and is in need of a sharp lesson. He may get it—if not from the Provisional Government from the people of Ireland.

This week the army convention, an abortive attempt to suppress which was made by President Griffith, met in the Mansion House and made a declaration of fidelity to the Republic, in whose cause it was created. Forty-nine brigades (that is 71 per cent of the entire number) and 80 per cent of the rank and file were present and all sections, save one or two in the North, were represented. A section representing headquarters remained away, so the decision to uphold the Republic was unanimous.

It is amusing to note that President Griffith and the hostile press persist in calling the 80 per cent majority a "section" while the narrow Dail vote of seven on the treaty becomes the "will of the people."

It is now clear that the army (with the exception of a few leaders) is solidly Republican, and all attempts to stampede it into a Free State Army have failed, and Commandant O'Connor declared last week that "the rank and file is always right" Griffith's act in trying to suppress the Republican Army reminds one forcibly of Redmond's similar attempt on the Volunteers.

The recent convention puzzled the press, especially the United States pressmen (we have several U. S. "war correspondents" over here now). It was news to them that soldiers should regard themselves as citizens, as volunteers not as paid mercenaries. I think it is the first occasion in modern times (with the exception, of course, of Russia) when the army refuses to abdicate its citizenship and claims the right to vote on a vital issue. It must be remembered, too, that most of the army will be denied a vote at the coming election.

An executive of 16 will in future act for the Army of the Republic, which has repudiated those of its former leaders who are Free State. The latter now form what is called the "Regular Army"—it will be their duty later if the Free State is established to hold Ireland for England and the Empire.

Lord Birkenhead in a recent speech had dotted the i's and crossed the t's when he asked, "Would you rather send British troops to put down the turbulent population of the South of Ireland or deal with a man who is prepared with Irish troops to do it for you?"

After that it is not surprising that the Army of the Republic should repudiate this embryo army of the Free State and set up its own executive pledged to independence.

The British Army is still here—

In Dublin one sees them as strong as ever, and today they are reinforcing their sandbags and barbed wire at the port, as if they never meant to leave. It took years for the army to evacuate from Egypt, though they were nominally temporary. The same thing is the case with South Africa, and we shall find it no doubt equally true of Ireland.

The Craig-Collins "Peace" Terms

As I write there is jubilation in England and our daily press over the "peace" terms just announced between "North" and "South" Ireland. On analyzing these one sees little reason for hosannas—it is well known that such terms were offered the Catholics last week in Belfast by Craig—and were rejected by them!

That happened before the McMahon massacre, and there would seem no special reason for accepting them joyfully now. Joe Devlin greets them as "the best work that has ever been done for Ireland, the empire and the world." He might have left out Ireland and the world. All the concessions, as usual, come from the Catholic side; on the Orange there are mainly vague promises. A press censorship that is sinister is agreed on, sectarianism is perpetuated in every article of the agreement, no real guarantee is given of justice and reinstatement to the expelled while only one-third of the British Government relief grant of half a million (a paltry sum compared with the government's payment mentioned above of nearly three million for the Specials) goes to Catholics though they form the huge majority of the unemployed. It is estimated that there are over 66,000 unemployed in Belfast area, more than half of the unemployed in the whole of Ireland.

However, the main difficulty to the so-called terms of peace is the doubt as to whether either of the parties, the Collins Provisional Government or the Craig Belfast Government, can "deliver the goods." I shall deal next week more fully with this aspect of the case as the situation develops.

Irish Labor in its official organ this week makes some valuable suggestions as to the advisability of Belfast capitalists being made responsible financially for the pogrom. Thomas Johnson puts forward a constructive scheme for tightening and increasing the boycott and for specially attacking the Northern Railway shareholders.

Ireland could make the Belfast position economically impossible by a blockade without the loss of a single life. Irish Labor continues to press for a plebiscite on the treaty (though the leaders apparently would be content with a so-called plebiscite of the present electors merely), so that the Parliament could be elected on other issues. So far Arthur Griffith has refused the quite reasonable demand and there is a certain rift within the lute in consequence.

Meanwhile Jim Larkin, Bill O'Brien and Tom Johnson have been selected as Labor candidates in the coming elections. Now that Jim Larkin is a chosen candidate in Ireland, there is less reason than ever for keeping him locked up in the United States, but so far there has been no well-organized effort to get him released. Irish Labor could secure his release if it took action on the matter wholeheartedly and resolutely.

I enclose samples of "Heads Up!" (probably the smallest paper issued anywhere). It is run and edited by women, posted for circulation direct to the public on train standards, mill walls and wherever the public most congregates and is distributed to clubs and societies. It is the legitimate successor of the "Spark" and "Honesty," and has had a stimulating effect at a time much needed. The Plain People, a Sunday paper, is announced for this coming Sunday—a Republican weekly. Many other propaganda papers have sprung up or are being revived, a healthy sign of reaction against our doped and venal press.

The Irish World is now regularly on sale in Dublin, and is eagerly read. Since 1914 it has been cut off.

"The Scent of the Empire"

Our pillar boxes are, with the spring, assuming a verdant tint—another sign presumably of the "substance" of freedom we are promised under the Free State. But—and this is the "shadow" on the picture—"G. R." (Geo. Rex) surmounted by the Crown still remains under the emerald mantle!

Perhaps later on our Gaelic Free States will be happy when he is translated, Ard Ri. But if one may parody Tom Moore:

"You may paint and translate the Saorstat as you will, But the scent of the empire will hang round it still!"

Voici ce que nous avons lu dans un roman français paru il y a pas longtemps: "Le jour s'enfuyait et la nuit se faisait négresse..." Et un peu plus loin: "Depuis trois mois, je cours derrière son cœur sans pouvoir l'attraper."

Si encore l'auteur était un humoriste!

COUNTESS MARKIEVICZ AND THE AMERICAN PRESS

Veni, Vidi, Vici. I came, I saw, I conquered. This sums up the instantaneous triumph of Countess Markievicz in the United States.

More than 50 journalists-reporters, photographers and special writers—travelled on the U. S. Revenue Cutter on Friday morning, April 7, and boarded the "Aquitania" at the Quarantine Station. The Countess was in the ladies' parlor awaiting the examination by the customs and immigration officials. She travelled on a Polish passport because of the nationality of her husband, Count Markievicz, and was registered as speaking five languages, one of them being Gaelic.

Although there were many other prominent people on board Countess Markievicz became the center of interest for the newspaper representatives.

Seated at one of the writing tables, she answered off-hand questions put to her by representatives of the papers and news agencies, never for an instant hesitating for a reply. She afterwards went on the upper deck and along with her travelling companion, Miss Kathleen Barry, sister of Kevin Barry, faced a battery of cameras.

No Irish visitor to America has ever before been treated so fairly by the American press. This is probably due to the fact that all the journalists who met her—men and women alike—were charmed with her grace and manner. Splendid photographs of her were published in nearly every daily paper and most of the papers also attempted to give pen pictures.

Miss Marguerite Moores-Mars-hall, writing in the New-York Evening World, said:

"Despite her martial achievements she is not a martial looking person—frail, rather, and almost deprecatory, except when she is talking about the Irish Republic. Very tall and slender, she has the stony characteristic of so many women of her height. Her soft, waving ash-brown hair is done in the quaint Psyche knot at the crown of her head, her eyes behind the eyeglasses are clear blue, and there is a dash of pink in her thin cheeks. Her smile is charming. Back of everything she says one feels emotion like a flame."

The New York Globe said: "It was hard to believe that the tall, gracious woman with the fresh complexion and the soft blue eyes was one of the most bitter revolutionaries who ever grew up on Irish soil; that, clad in the uniform of the Irish Volunteers, she had been at the forefront of the attack on Dublin Castle in the Easter uprising of 1916 and had shot and killed one of the guards with her own hands; that she had served 15 months on a sentence of life imprisonment as a result of her part in that uprising, and since her release had been constantly in and out of prison for persevering in revolutionary activities."

The New York Tribune described her as "a pale, fragile woman with light fluffy hair and wide blue eyes—obviously one of the soft, sweet, unyielding sort."

The Countess' age is not in biographical records, but she looks young, is tall and slender and does not care much for fashionable dress. She opened her baggage on the pier with youthful alacrity that pleased the customs inspector, who found no bombs or other explosives, except of a literary sort. She is blue eyed, has regular features, talks rapidly, but with fine enunciation and has a cheerful manner of greeting people."

The Countess was born in Lissadell, County Sligo, the daughter of Sir Jocelyn Gore-Booth, and from her earliest girlhood she was a passionate sympathizer with the cause of the Irish Nation, although her uncle, the Marquis of Zetland, had been Lord Lieutenant of Ireland.

The Countess was asked the historic question, "How is old Ireland, and how does she stand?"

"The situation is this," replied the Countess, in her soft, tense tones. "The Irish Republic stands—the Irish Republican Army stands by it. More than 90 per cent of the army are for the Republic. The young people and the energetic people—those whom you in America call 'live wires'—are all for the Republic. An even bigger percentage of women than of men are for the Republic. The Free States have the Unionists, the slow and conservative element generally."

"The Free State had a majority of one or two votes in the Dail. What does that count? What right has such a majority to sign away the liberties of a people? What right, for that matter, would the whole generation of living Irishmen and Irishwomen have to sign away the liberty or future generations of Irish? But they haven't done it—they're not going to do it."

"It is the Irish Republic for which the Irish people have twice declared themselves. It is the Irish Republic which now controls Irish institutions and will continue to control them. We feel that the rank and file of the Free State supporters are honestly deceived, and we are sorry for them. There is

some bitterness, some sense of betrayal, toward their leaders, but, for the most part, we think they were cheated—cheated by Lloyd George.

"The instrument that was signed in London last December was no treaty. No treaty ever contained such a triple oath of allegiance. The oath is what we cannot forgive. The oath is what we never will take. Even the Free State leaders have changed their tune. At first they sent telegrams far and wide announcing the successful termination to 700 years of war with England. Now they take the ground that the Irish Free State is merely to serve as a stepping-stone to the Irish Republic. As for me, I agree with Winston Churchill. He pointed out that any one who took the treaty oath could not continue, in honor, to work for an Irish Republic. He was right. I refuse to perjure myself. I would not have children brought up to live in dishonor and perjury, by giving lip-allegiance to the Free State, while secretly longing and working for something else.

"And I must say," she added, "at the time when I left Ireland there had been no bloodshed between the adherents of the Republic and the Free State. The worst that happened was a bit of skylarking, practical joking by some of the young people."

ARGUMENT FOR THE TREATY

The opponents of the Treaty desire that at the forthcoming election the issue shall be "the existing Republic" versus the Free State. We may pass by the obvious question as to whether there is any likelihood that in future the pretence of standing immovably upon the rock, and so forth, will be taken seriously, and whether in any circumstances they would again be able to carry on as if there had been no Document No. 2. We may pass by also the pretty fiction that "the existing Republic" has the support of a clear mandate from the electorate of Ireland. But it is well that we should see what is really the truth and purpose of the talk about "the existing Republic."

It is indubitable that the bulk of the Irish people are not doctrinaire Republicans. Even in times when the declared Republicans were a small minority in the country those amongst them who could be called doctrinaire Republicans were probably few. To most Irish Nationalists the establishment of a Republic has meant the end of British power in Ireland, the end of political connection with the British Empire, the assumption by Ireland of all the rights and responsibilities of a free nation. Those who have declared themselves Republicans have, for the most part, taken the name because it enabled them to say in one challenging word what their national creed was, and not because they had a fervent belief in any particular form or theory of Government. The national struggle in Ireland has been a struggle continued from generation to generation to break and abolish British power in Ireland. The aspirations of the people has been an aspiration for national freedom.

Most of the talk in which we hear "the existing Republic" contrasted with the Free State is insincere talk deliberately uttered with the object of causing confusion of thought. Various anti-Treaty deputies said in the course of the Dail debates that in voting for the Treaty we were voting away the freedom of the country. In some cases the statement may have been made out of sheer muddle-headedness or thoughtlessness, but in other cases it was a conscious attempt to poke a finger in the public eye. The full freedom of Ireland remains to be won. The Irish Republic, which has been the aim of past generations and the inspiration of the present, exists as yet only in the faith and hope of the people. "The existing Republic" is a mere governmental machine, an instrument forged to direct the struggle for liberty. To pretend that it is more may be rank hypocrisy or it may not, but it certainly is not a relation of fact.

The proclamation of the Republic in 1916—part of one of the bravest, wisest and most decisive acts in Irish history—did not then and there make an end of British rule in this country and bring into being a free Republic of Ireland. If the election of 1918 had been fought (as it was not fought) on the definite issue of the immediate establishment of an Irish Republic, it could not have given us that Republic. If the issue at the General Election of 1921 had been ratification of the establishment of the Republic (and that was not the issue), it would have carried us no further. We may hear much of de jure Republics. Whatever shred of literal meaning might cling to the phrase in a country which had only recently been overrun, and of which the Government had had

international recognition, in a country long held by an enemy, it can only mean an organization assisting the national right and will to be free. Except for propagandist purposes we might as well talk about an Amalgamated Union of National Societies as about a de jure Republic. If we have a de facto Republic we have, of course, no Republic. The measure of truth contained in the phrase "existing Republic" depends not on proclamations and voting but on the extent to which we have succeeded in driving out and replacing British power. Whatever may be the extent to which British rule in Ireland remains uneradicated by so much, are we short of the Irish Republic, which was the dream and faith of the dead. In the past it has been natural and necessary to recount sedulously the things that have been accomplished. At this stage when we stand at the parting of the ways and councils are divided, it is needful to look also at the other side and to know the truth. It is, however, unnecessary here to name more than one thing we have not been able to do. We have not been able to make a single parish in Ireland safe for a single day from the armed forces of a foreign power. Whatever the future might have held in store, it is playing with words to say that on the day the Truce was arranged, or on the day the Treaty was signed, we had an Irish Republic already established. We had Republican majorities; there was a Republican Army and a Republican Government—the King had been anointed and crowned and the populace acclaimed him, but a usurper held the kingdom—there was no such Republic, as the opponents of the Treaty now imply.

Under the terms of the Treaty, the schools of Ireland will be entirely in Irish hands; the taxes will be levied at the discretion of Irishmen; in the greater part of Ireland there will be no soldiers but Irish soldiers; Irishmen will legislate without interference from England or Englishmen. The Free State will be a better Republic than the "existing Republic". Names are of little moment. If we say we have already a free, fully-fledged, independent, untrammelled Republic that does not rid us of British rule.

E. B.

LAW AND USAGE OF CANADA

Ernest Blythe in last week's "Irish Free State" betrays an innocence so naive and transparently sincere that to disillusion him even by a hint seems a cruelty. All interference in Free State law-making by the King's representative is ruled out, he says, by the provision that the Free State Parliament, under Article 1 of the "treaty," shall have powers to make laws for the peace, order and good government of Ireland. "Nothing about the royal assent or signature; 'no modifying phrase' anywhere."

Will Mr. Blythe please read the article above this? Has he ever read a dead Home Rule Bill or a live Dominion Act and found there those venerable words, "peace, order, etc.," followed by elaborate arrangements for the royal assent? And does he not reckon as a possible "modifying phrase" the condition in Article 2 that the law, as well as the practice and constitutional usage of Canada may be conformed to by the Free State?

Some faint misgiving seems to overtake him, for he adds that "any functions which the representative of the Crown may exercise in regard to lawmaking must be merely decorative or symbolical." Now, Mr. Blythe's portfolio is trade. If and when he gets his Free State—which heaven forbid!—let him pass a bill about wireless communication to his merchant vessels or improved cable communication for trade purposes abroad and see if a certain decorative and symbolical personage does not suddenly show startlingly vivid signs of practical vitality, and run a heavy decorative blue pencil through any lines or clauses he dislikes—or through the whole measure—growing something about an "annex"!

Why Not?

But this symbolical person suggests a further field of enquiry. Mr. Blythe proposes a "moderate allowance" for the upkeep of an "unpretentious gentleman," who will have no exceptional social influence, and of course no power—none. Why, then, stop at an unpretentious gentleman? Why not a still more unpretentious clerk in an office undiscoverable by the most ardent social aspirants, and furnished with a rubber stamp for symbolical signatures? Why not—but we risk a lapse into mere mysticism. Why have any one at all?

Well—there is Article 3, after all, remorselessly exacting O. O. S. on the Canadian model.—R. O. S.

HENRY BATAILLE

Le respect de la mort n'empêche point de juger l'oeuvre du vivant. Henry Bataille aura fait descendre d'un étage la moralité publique et habitué le public passif et snob à admettre des vices comme une nature et légitime expansion de l'individu libre et conscient.

Compris, sans aucun doute possible, par les journalistes sur lesquels il lançait ses venimeuses insinuations, il y a cinq jours, dans une dernière interview, il parce que je n'avais pas trouvé qu'il eût du génie, je n'ai jamais eu contre lui aucune animosité personnelle. Je ne le connaissais pas. Je ne lui ai jamais parlé. Et je me demande même si je l'ai jamais vu. Peut-être me l'aurait-on montré, un jour, dans une salle de spectacle. Je ne m'en souviens même point.

Son nom évoquait pour moi, vers 1902-1903, celui d'un poète et d'un auteur dont on parlait surtout dans les rues et les scènes dites d'avant-garde, celles qui sont en marge du mouvement courant et dont les audaces voire les excentricités sont accueillies avec indulgence, parce qu'elles ne s'adressent qu'à un public restreint et initié.

"Maman Coltrani" dans la pleine lumière de la réputation générale du vaudeville, vers 1903, le croix que je n'ai jamais vu, parce que j'en entends encore un me disant: "Mais qu'est-ce que c'est que ça. Bataille? D'où sort-il? Est-ce son vrai nom? Tu y a-là-dedans un cynisme, une impudeur! Ça sent la maison close!"

Ce n'était peut-être qu'un accident. Non! C'était une tendance, le produit d'un tempérament spécial, je n'ose dire d'un système. La "Marche Nuptiale" vint qui montrait un nouvel avatar. Le théâtre de Bataille n'est qu'avatars, accidents sociaux, scandales intimes, exhibition d'êtres anormaux. Il semble emprunté aux "échos mondains" des journaux polissons, aux échos judiciaires et aux faits divers.

Avec "Le Phalène", il y eut une levée de boucliers, une explosion d'indignation dans la critique, et moi pas du tout. La part des cinq ou six qui, depuis, furent exécutés des réditions générales de Bataille, mais de tous sauf un ou deux. M. de Fiers menait le branté et criait: "Assez!"

"La Possession" aura été le couronnement de l'oeuvre. "La Chair Humaine", en effet, est une régression vers le mélo, avec adjonction de bochevisme.

Comme procédés, Bataille voyait gros et écrivait énorme. D'abord peintre, il semblait avoir découvert son pinceau pour faire dialoguer ses personnages. Il avait l'adjectif volant, hurlant, tandis que son sentimentalisme était celui des romances à deux sous.

On a parlé de génie! Mais celui qui en a parlé a voulu faire partir un concurrent redouté.—Bataille était un merveilleux plaisir.—dans un char de première classe.

Paix à ses cendres! Jean DRAULT.

Henry Bataille, par contre, vient d'être brusquement enlevé avant la cinquantaine. Beaucoup d'étonnement que l'auteur de tant d'oeuvres fut encore si jeune. C'est qu'il était d'une extrême fécondité. Dans les deux dernières saisons, seulement, il a fait jouer cinq ou six pièces et il en avait deux autres reçues, prêtes à voir le jour. Ses succès, il est vrai, étaient assez éphémères, et pour alimenter sa gloire il devait pétrir d'innombrables fourrées. Sa mort a fait un grand nombre de critiques sur son pinceau pour faire dialoguer ses personnages. Il avait l'adjectif volant, hurlant, tandis que son sentimentalisme était celui des romances à deux sous.

Henry Bataille, un excellent pinceur de la corde du sentimentalisme facile suivant des procédés toujours pareils. Il faisait pleurer et sangloter devant nous ses héros, ce qui fatalement, tirait nos larmes. Il avait toujours un orchestre à la cantonade, pour souligner les scènes pathétiques. Sa peinture de la passion à la fois animale et tarabustée, ses personnages toujours anormaux, animés de vices bizarres, produisant un certain effet sur un public d'étrangers ignorants et de faux esthètes. En réalité, le vrai public s'en détournait et, après certains succès, comme "La Blanche Nuptiale", personne ne suivait "l'Animateur" ou ne mordait dans le "Chair Humaine". Dans un an, tout cela sera bien oublié: nous pouvons affirmer tranquillement, sans offenser la majesté de la Mort.

Marcel AZAIS.

Le prix des conférences

Il paraît que la conférence de Gènes coûtera à l'Italie, qui s'est chargée de l'organiser, un peu plus de 50 millions. Nous ne sommes pas bien sûrs qu'elle rapportera cette somme à tous les Alliés réunis. La Belgique, qui avait assumé, en 1920, les frais de la conférence de Spa, n'est pas près de recommencer. Cette petite histoire lui a coûté en effet, 760,000 francs. La délégation anglaise fut la plus onéreuse: 146,000 francs de frais d'hôtel. Plus modestes, 58,000 francs, tandis que, plus vorace, la délégation allemande atteignit près de 70,000 francs. Comme cent charmantes dactylographes assurèrent le travail matériel, il fallut, selon l'usage accoutumé par la galante Société des Nations, leur faire un petit cadeau: 100 sacs de satin contenant chacun un livre de pralines, soit une dépense de 5,000 francs!

Il ne faut pas être géné pour hospitaliser la conférence de Gènes.

Le plus gros mangeur du monde est mort

M. Bela Vezenyi, banquier à Budapest, vient de mourir. Il se glorifiait d'être le "roi des mangeurs". Chaque matin, son petit déjeuner consistait en 12 pâtes de saucisses et 7 livres de pâté de foie. A 10 heures, il dévorait 5 livres de jambon et trois pains à fra. Un mois, 50 sous, un an, 96.

LES SPORTS



LE BANQUET

Mercredi soir dernier, la Ligue donnait son deuxième banquet annuel, à l'hôtel Plaza. Un peu plus qu'une trentaine de personnes seulement prirent leur place à la table du succulent repas ordonné par la circonstance. Le nombre des présences était restreint, même très restreint, mais par contre, la qualité y suppléait. On comptait pas moins de huit représentants du beau sexe et l'élite de la famille des joueurs de dames était là.

(Hacé delecta repetta placebit) dit le grand Horace, mais ils faudaient mettre en marge que les jours de dames font exception à cette règle et que seul les plus dévoués savent les apprécier.

Comme le but de ces quelques lignes, n'est pas de critiquer ce qui a été fait ou n'a pas été fait, mais plutôt donner un sommaire de cette inoubliable soirée, nous passerons outre pour aujourd'hui sur l'apathie qui divisaient lorsqu'il s'agit de seconder les efforts, les sacrifices et le dévouement des officiers de la Ligue; mais nous nous réservons le droit d'y revenir dans une prochaine chronique.

Nous sommes peiné de ne pouvoir dire que ce fut un succès, car tout avait été préparé pour en faire un, mais ceux présents retournèrent dans leur foyer, à une heure très avancée, même nous dirions petite.

Un orchestre composé de réels talents se fit entendre durant le repas.

Mlle Yvonne Phaneuf et MM. Provencher et Roby recurent les applaudissements de l'assistance pour leur déclamation et chanson.

Les discours, comme dans tous les banquets, convièrent l'attention des convives jusqu'à la dernière minute.

Le président de la ligue, M. W. Labrecque dans une courte allocution sut intéresser l'auditoire et en même temps toucher par ainsi dire tous les principaux événements de l'année. Il exposa les avantages d'une fédération de tous les dames de l'Amérique, et exprima un ardent désir de voir ce projet se réaliser sous peu.

Il fit une mention pour le dévouement que les officiers de la ligue déploient pour l'avancement de notre jeu favori et spécialement MM. Ready, Dussault et Roby.

Il remercia en des termes chaleureux tous ceux qui lui rendent sa tâche de président si facile et tous ceux qui ont bien voulu accepter l'invitation d'être présent à ce deuxième banquet.

M. J.-A. Bleau en termes choisis présenta au champion du Canada M. L. Ottina, une magnifique médaille donnée par les officiers du Damier national et quelques-uns de ses amis.

L'avocat N. Lacasse proposa la santé du Canada, un véritable succès qu'il est et lui comme tous les autres qui prirent la parole, mérita les applaudissements non ménagés de l'assistance.

A tour de rôle MM. Lamothe, avocat, R. Dussault, C.-E. St-Maurice et L.-O. Maillé ont proposé ou répondu aux santés suivantes: La Ligue, les dames et les journaux.

Le Manuel de M. J.-O. Roby sortant de presse, encore tout frais, fut présenté aux joueurs de la Classe C. de chaque damier qui a obtenu le meilleur pourcentage durant la saison qui vient de finir. Ces volumes sont donnés par notre bien connu mécène M. J.-A. Bleau. Les coupes furent présentés aux damiers champions et aux champions individuels.

En somme ce fut une très agréable soirée, que ceux présents oublièrent jamais. Les plats furent succulents et les vins étaient fins. On se sépara à une heure nous empêchant de chanter le *O Canada*, et tous se promettent d'y être l'année prochaine.

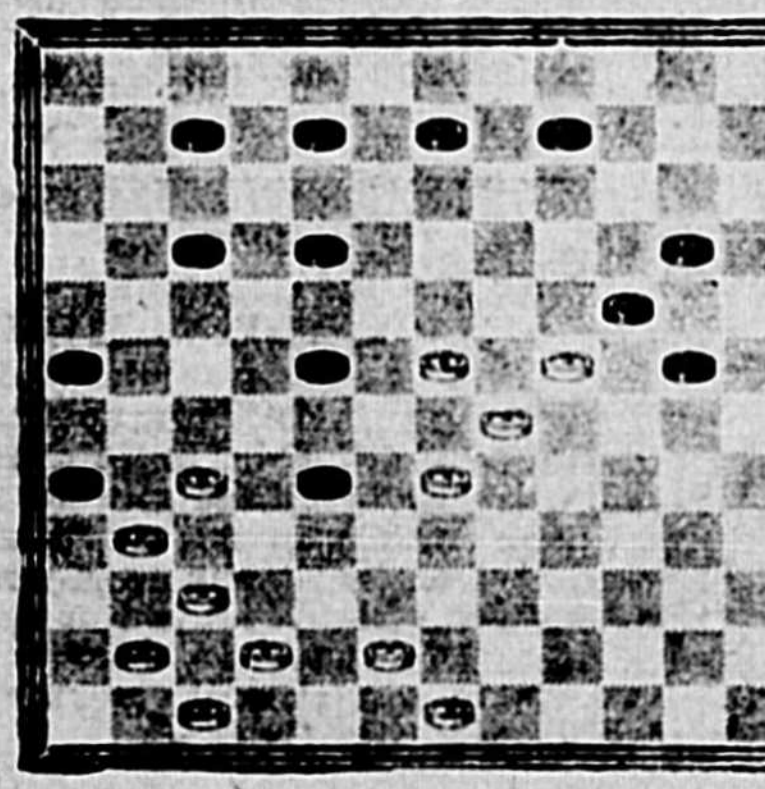
LE MANUEL

Enfin, il est publié. La livraison commencera à se faire dès mardi prochain. Comme le chroniqueur de cette rubrique est l'auteur de ce premier manuel, la tâche de le présenter aux lecteurs est très délicate. L'ami des dames connaît l'importance de la faire pour moi et la semaine prochaine il vous dira ce qu'il en pense.

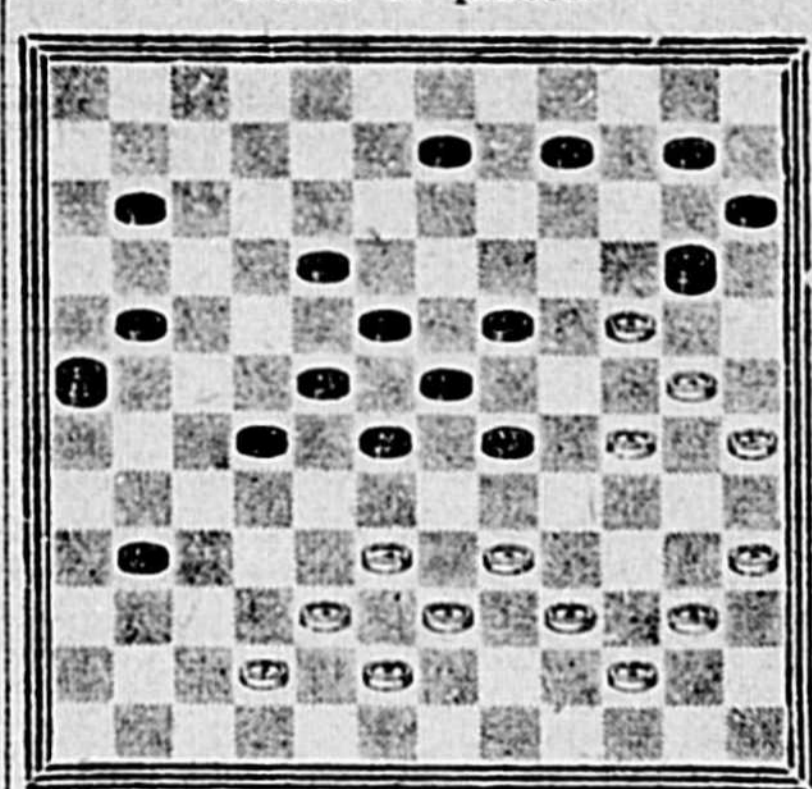
Je désire vous faire remarquer que le prix est maintenant un dollar et cinquante centimes et quelques exemplaires seulement sont en vente. On doit donc se presser si on veut posséder le seul manuel du Jeu de Dames canadien. Adressez comme suit: J.-O. Roby, 106 rue St-Jérôme, Montréal.

Ceux qui étaient présents au banquet: M. W. Labrecque et Mme Labrecque, M. J.-A. Bleau, M. C.-E. St-Maurice et Mme St-Maurice, M. F. Baillargeon et Mme Baillargeon, M. Phaneuf et Mme Phaneuf, M. J. St-Jean et Mme St-Jean, M.-A. Ready et Mme Ready, M. E. Auger, L.-O. Maillé, H. Pelletier, D. Gilleux, A. Larin, A. Belle, J.-A. Richer, A. Brunet, A. Provencher, A. Gendron, O. Hénault, I. Cléroux, U. Lacasse, avocat, A. Lamothe, J. Mailloux, R. Dussault et J.-O. Roby.

Problème du jeu canadien, par M. Danase Carrier, Lévis. Noirs 13 pièces.



Blancs 12 pièces.
Les blancs jouent et gagnent.
No. 72. Problème du jeu canadien par M. Napoléon Contant.
Noirs 17 pièces.



Blancs 17 pièces.
Les blancs jouent et gagnent.

L'ÉQUITATION

L'équitation est l'art de se tenir solidement en selle, de manier habilement le cheval, enfin de le dresser. La première condition peut s'acquérir spontanément par la pratique et sans leçons, les deux autres ne s'apprennent que par l'éducation.

Il y a donc deux manières de monter à cheval, soit en enfourchant une bête et en cherchant à se maintenir sur son dos par n'importe quels moyens; soit en apprenant l'équitation dans ses règles les plus strictes et en se hasardant seulement à conduire des chevaux difficiles, quand on a une suffisante habitude du manège pour se juger sûr de monter d'une manière à la fois solide et élégante, et en obtenant le maximum de résultats avec le minimum d'efforts, à la fois pour l'homme et pour l'animal.

Les deux procédés ont leurs avantages et leurs inconvénients.

Il est bien certain que la première qualité du cavalier est d'être solide sur son cheval, à poil et sur selle, en tous cas, pour y réussir, il faut avoir commencé très jeune, enfant même, à six ou sept ans, ce qui n'arrive qu'à ceux qui ont été élevés au milieu des chevaux; c'est le cas des jeunes Anglais, par exemple, qui donnent toujours la préférence à ce genre d'équitation; ayant ainsi appris au hasard, et sans leçons sérieuses, à se tenir à cheval, à sauter des haies et des fossés sans s'inquiéter des chutes, ils sont devenus vite d'une hardiesse et d'une solidité étonnantes, en France, les enfants ne montent guère à cheval, les médecins craignent les accidents, la fatigue, les mouvements nuisibles à la croissance normale, et ils ont sans doute raison, parce que notre race plus affinée demande des ménagements; c'est pourquoi l'équitation est un sport de jeunes gens, et elle est apprise en manèges d'après l'art que tant de célèbres écuycrs français ont porté à la perfection; il en résulte que, pour nous, la tenue et l'élégance acquises sont préoccupation de premier ordre, et l'équitation est surtout un sport chic; pour les Anglais, ils estiment surtout le plaisir de franchir les obstacles et de chasser le renard à travers champs, ce qui est un exercice des plus ardu, parce que la bête file vite et droit; il faut reconnaître que le reste de leur grande habitude du cheval leur donne une insouciance naturelle qui ne manque pas de grâce.

Signalons, en passant, un usage qui contribue grandement à exercer la jeunesse anglaise sur la pratique du cheval: tout jeune homme qui a pu se procurer un coursier, suit la chasse au renard sans avoir besoin d'invitation, car dans ce genre de sport le plaisir consiste, pour les chas-seurs, bien plus dans la violence de l'exercice que dans la prise de la bête; aussi, comme ces chasses sont annoncées longtemps à l'avance dans les journaux, les habitants des localités où le passage doit se faire prennent leurs dispositions pour se joindre aux chasseurs, et les réunions sont toujours très nombreuses, sinon véritablement brillantes; excellent école pour la jeunesse d'Outre-Manche, car pour voler ainsi pendant une heure à travers champs, terres labourées, haies, barrières et ruisseaux, il faut bien se tenir! Ce sport est commun chez nos voisins, et il n'aurait aucune raison d'être, dans les conditions que nous venons d'indiquer, attendu qu'ici, l'on monte très peu à cheval et que sauter une haie au manège est déjà une grosse affaire, permise seulement à ceux qui ont pris un certain nombre de leçons; la vraie course d'obstacles est laissée aux jockeys, tout au moins aux gentlemen-riders qui font à peu près profession de monter en steeple chase, sur les champs de courses.

Il est pourtant bien amusant de se sentir entre les jambes une bête nerveuse, qui agit et raisonne, parfois contre les idées de son cavalier, et de voir qu'on dirige à sa volonté un animal d'une taille beaucoup plus grande et plus forte que la sienne.

Pour mener convenablement un cheval, ce qui est chose très simple, il faut une bonne main et du coup d'œil, de l'attention afin de ne pas se laisser surprendre par les accidents de route ou les fantaisies de la bête; en remplissant ces conditions, on doit se trouver, sur un cheval, confiant et à l'aise, on bon équilibre maintenu sans effort, et savoir obtenir tous les mouvements, toutes les allures, utiliser tout ce que le cheval peut donner. Arrivé à ce point, on est un bon cavalier; autre chose sans doute est de monter en "steeple-chase" ou de faire de la

haute école de cirque; ce sont là des sciences équestres dans le détail desquelles nous n'entrons pas, mais les principes sont les mêmes.

On connaît surtout trois méthodes pour conduire un cheval; la méthode allemande est raide, gourmée, restreignant beaucoup les allures rapides du cheval, elle est surtout faite pour une nation militaire; que ce soit en civil ou en uniforme, l'Allemand monte comme un soldat et se préoccupe avant toute chose de la rectitude dans les mouvements du cheval et du cavalier.

Au contraire, les Anglais montent comme en course, pour aller vite; le cavalier est placé en arrière, les épaules en avant, les jambes enveloppant le cheval derrière la sanglée; les coudes restent joints au corps et les mains basses offrent au cheval un point d'appui.

La méthode française comporte l'assiette la plus en avant possible sur la selle, les cuisses embrassant également le cheval, ne s'allongeant que par leur propre poids ou celui des jambes, celles-ci tombant naturellement, le haut du corps assis, libre et droit, les épaules effacées, les bras libres. Avec cette position on n'a pas l'impulsion qu'exige un jockey, mais le cheval garde sa liberté d'allures et le cavalier ne cesse pas d'être élégant, souple, et de paraître, aux yeux du spectateur, être entièrement maître de sa bête sans effort.

C'est par les aides que le cavalier dirige son cheval. Les aides des mains, qu'on appelle aussi aides supérieures, agissent sur l'avant-main du cheval par l'intermédiaire des rênes et du mors; les aides inférieures ou aides des jambes, agissent sur l'arrière-main de la bête; les aides supplémentaires dont on se sert exceptionnellement, sont l'appel de langue, la cravache, la chambrière. Les rênes, le mors, servent à indiquer au cheval la direction ou l'arrêt, les jambes donnent l'impulsion. D'ailleurs, toutes les aides peuvent et doivent être appelées à concourir à l'équitation par un accord parfait. Cet accord des mains et des jambes règle, change, ou arrête les diverses allures. C'est par des poids égaux qu'on maintient l'équilibre et par des poids différents qu'on fait pencher un objet plus d'un côté que de l'autre; de même, le cheval cédera sous la résistance qu'il trouve d'un côté, en se portant de l'autre; ainsi la pression séparée des jambes exerce sur l'arrière-main un effet semblable à l'appui de la rêne sur l'encolure et le branchu du mors; pour bien conduire un cheval, il faut connaître et juger ces différents effets et le bon écuycr s'en reconnaît là.

L'important est d'être bien fixé sur son cheval. Quand l'assiette est solide, on se sent maître de ses bras et de ses jambes, et l'on est capable de résister à tous les accidents, chose impossible quand le corps manque d'aplomb, car dans ce cas on est obligé de prendre brusquement et au hasard des points d'appui, qui surprennent le cheval, le désorientent, et l'éloignent de l'obéissance.

Les aides des mains sont principalement: baisser ou rendre la main, pour laisser le cheval se porter en avant; soutenir la main pour rassembler le cheval; élever la main par degrés, pour l'arrêter et le faire reculer. Les aides des jambes sont surtout la pression du genou pour maintenir le cavalier; l'aide des jambes serrant le ventre du cheval, à pour résultat de rassembler le cheval et de le mettre en éveil avant de commencer un mouvement; le peser sur les étriers tend à porter le cheval en avant. Le cheval doit connaître, par le dressage, la signification de ces aides, qui ont d'ailleurs une origine naturelle et logique à laquelle la bête tend d'elle-même à obéir; quant au cavalier, s'il veut obtenir quelque chose de son cheval, il doit avoir les aides justes et non ambiguës, c'est-à-dire hésitantes, mal combinées, ne faisant pas comprendre vite ce que veut le cavalier, c'est bien pis encore si les aides sont faussées ou à contre-sens; un cheval est vite perdu, alors, et il prend toutes les mauvaises habitudes, qu'on ne peut lui faire perdre ensuite. On dit qu'un cheval est confirmé sur les aides, s'il est bien dressé pour y répondre, et qu'il a les aides fines, s'il obéit à la moindre indication du cavalier.

L'enseignement de l'équitation comporte, non seulement l'art de se tenir en selle et la mise en main à toutes les allures, mais les changements de pied et les pirouettes au galop, le travail sur deux pistes au pas, au trot, au galop, le galop à faux, le petit galop rassemblé, les voltes et les huit chiffres au galop; ces derniers exercices constituent la haute école, il faut les avoir pratiqués pour pouvoir dire qu'on sait monter à cheval; ils ne sont pas nécessaires pour monter; on se tiendra suffisamment bien en selle avec moins de qualités natives et moins de travail.

Il faut d'abord que l'élève ait confiance, la crainte paralyserait ses moyens et l'empêcherait de prendre de suite une bonne posture c'est pourquoi l'élève ne recevra sa liberté que lorsqu'il sera ferme sur les principes; jusque-là, il fera bien de monter sur une selle à piquet, et de faire tenir son cheval à la longe. Les premiers mouvements enseignés seront les à-droites, les à-gauche, les augmentant progressivement de manière à obtenir le travail de la bride et du bridon; ensuite on passera aux effets des mains et des jambes, au jeu des rênes, à l'action du mors, puis à l'action combinée, à l'accord des mains et des jambes; enfin on passera au travail des reprises sur les lignes droites ou sur les cercles,

d'abord au pas en s'arrêtant à chaque tournant, puis au trot avec changements de direction, puis au pas et au galop sur les cercles, les changements de main, le départ au galop; c'est ce qu'on appelle le travail droit. Viennent enfin la marche oblique et sur les hanches, le moyen de fermer ou d'aller sur les pas de côté, changement de pied en l'air, le cheval étant au galop, tête à queue ou demi-tour, etc. Telle est la progression la plus généralement employée pour former un cavalier.

La consécration du cavalier qui se prétend émérite, c'est le concours hippique, sous la direction, en France, de la Société française fondée en 1866. Cette société organise chaque année six concours: concours central à Paris, concours régionaux à Bordeaux, Nantes, Vichy, Lille et Nancy. Des primes, des médailles, des flots de rubans honorifiques sont distribués chaque année par les jurys; il existe notamment des prix pour les jeunes gens, qui passent un examen spécial.

En France, l'enseignement par excellence se donne à l'École de Saumur, qu'on pourrait appeler le Conservatoire de l'équitation; il est réservé uniquement à l'armée, à l'arme de la cavalerie.

L'École de Saumur date de 1814: elle a fourni une pléiade de brillants officiers à notre cavalerie, et elle sert en outre à donner des connaissances et des comparaisons pour l'achat des chevaux de guerre. Le comte d'Aure, célèbre pour ses théories sur l'équitation, en fut longtemps directeur.

Les cavaliers écuycrs ou élèves montent toujours sans étriers. Les étriers ne sont employés que pour les carroufels, pour l'extérieur, ou par les écuycrs seuls, pour le dressage de leurs chevaux.

Les chevaux normands, de Tarbes et pur sang, sont affectés aux travaux de manège, c'est-à-dire de haute école.

Les chevaux de carrière ou d'extérieur sont des chevaux destinés à passer partout, à franchir tous les obstacles, à faire du cavalier un homme pouvant aller d'un point à un autre en ligne droite. Ces chevaux ont toujours harnachés en selle anglaise, sans panneau, sans étriers, en bridon, généralement.

Rien n'est curieux et joli comme un carroufel à l'École de Saumur, par les écuycrs les plus habiles et les chevaux les mieux dressés qui soient au monde; les mouvements se font avec une aisance parfaite et une régularité mathématique.

Pour ces carroufels, les chevaux dits de manège sont harnachés comme sous Louis XIV, avec les selles à piquet, crinières nattées avec rubans, et queues relevées avec rubans de couleurs différentes, pour diviser les quadrilles.

Au contraire, le cheval de carrière, aux carroufels, reste toujours pour les sauts d'obstacles, individuels ou par groupe, harnaché en selle et bride anglaises, sans étriers.

C'est à Saumur, dans ces carroufels, qu'il faut aller voir les plus singulières fantaisies à cheval; on fait là de la haute voltige et des exercices d'équilibristes; rien ne semble difficile à ces hommes qui passent leur vie à cheval, et sont en possession des meilleurs procédés de dressage.

Un peu partout, on a pris l'habitude des gymkhana, c'est-à-dire des unions sportives où chacun donne libre cours à son imagination pour compliquer — d'une manière étonnante — les exercices. Ainsi, à l'avance, parcourir un espace donné, venir trouver une dame désignée à l'avance pour chacun des cavaliers, descendre de cheval, dénouer sa cravate et confier son cou à la dame, qui refait artistement le nœud, puis remonter prestement sur sa bête et revenir au but; il faut que le cavalier se dépêche, et aussi celle qui rétablit le désordre de la toilette; le nœud, en outre, doit être refait régulièrement, avec les deux bouts égaux, ce qui n'est pas très facile lorsqu'on se presse. Ces divertissements jettent de l'imprévu dans un concours.

Le Rallye-papers est le vieux jeu du cross-country et des gendarmes, ou le brog-country à cheval. Un cavalier part longtemps à l'avance, et jette des papiers coupés, ou des confettis, le long d'un parcours accidenté, plein de détours, semé d'obstacles, il faut que les poursuivants arrivent vite au bout de la course, sans avoir perdu la piste et en évitant les défauts qui sont amorcés à dessin sur leur route, à travers plaines, collines et bois.

Une autre application intéressante de l'équitation est la chasse, dans laquelle les Anglais excellent avec leurs chevaux dressés spécialement, et qu'ils appellent hunters. Les hunters les plus renommés sont irlandais, et ils sont incomparables pour suivre ces chasses au renard qui sont si en faveur d'Outre-Manche et au cours desquelles il faut franchir sans hésitation tous les obstacles qui se présentent. Le Anglais raffolent du Fox hunting, et pour satisfaire leur passion, ils élèvent des renards ou protègent jalousement ceux qui existent dans le pays. Le grand attrait de cette chasse est qu'on n'a jamais à s'occuper des chiens, qui tiennent solidement la piste de cet animal puant.

Pour les courses, on se sert des chevaux pur sang anglais, dont l'origine peut être ramené à trois chevaux orientaux, Beyerley, Darley-Arabian, et Godolphin-Arabian, qui ont vécu en Angleterre entre 1689 et 1715. La meilleure descendance est celle de Darley-Arabian, dont Eclipse et Monarque furent les plus illustres représentants. Tous les chevaux de pur sang sont inscrits au Stud-Book et ont leur généalogie en règle depuis l'origine de la race. Longtemps les chevaux anglais de pur sang ont été jugés imbattables en courses plates, et les chevaux français bénéficiaient même d'une décharge de dix livres lorsqu'ils avaient à se mesurer avec eux, mais depuis, les victoires de Monarque, Gladiateur, vainqueur du Grand Prix de Paris et du Derby anglais, de l'Étoile de l'Air, Vermouth, Consul, Plaisanterie, qui remporta les premiers prix en Angleterre même, ont

"EXPORT!"
De l'énergie en bouteille!
Remplie du désir de plaire.
Goûtez-la. Elle en vaut la Peine!

Frontenac

Export Ale

INDIA PALE

NOTRE PROGRAMME

NOTRE GENRE D'AFFAIRES

L'Information, journal financier de Montréal, paraît le 4 février de chaque mois.

La province de Québec possède donc au point de vue industriel comme sous le rapport agricole des avantages incontestables et il ne tient qu'à elle d'en profiter.

Il restera enfin le domaine de la finance. L'argent est en effet le nerf de la guerre et sans capitaux il est impossible de créer des industries. Celles qui existent aujourd'hui ont été établies en grande partie par des capitaux étrangers et les revenus qu'elles rapportent vont sous forme d'intérêts payés et de dividendes distribués, enrichir des étrangers. Il faut que nos industries soient construites et fonctionnent des industries nationales et nous voulons qu'elles soient vraiment désindustrielles nationales et surtout des industries canadiennes-françaises.

Avec le sol, les industries et la finance, nous serons vraiment maîtres chez nous.

Ces lignes contiennent tout le programme de notre maison.

Nous nous spécialisons dans l'étude et le placement des titres — surtout des obligations — d'industries de la province de Québec.

Placer de l'argent dans nos affaires, c'est s'adresser à un Canada français l'égalité économique, condition essentielle de l'égalité politique.

Public grande variété de fonds publics (municipaux, scolaires, paroissiaux), recommandations obligatoires Lamontagne, Legaré, Saucy-Pulpe, Brasseur, Frontenac, Compagnie hydraulique du St-François.

VERSAILLES-VIDRICAIRE-BOULAI, (limitée), — Montréal, rue S.-Jacques, 0,9 Québec, rue S.-Pierre, 80. — Ottawa, rue Guigues, 224.

Notre élevage à la hauteur de celui des Anglais, et ce n'est qu'à peu près renoncé à venir disputer nos prix sur les hippodromes français.

L'élevage du cheval de course comporte un entraînement propre à le conduire graduellement à l'état physique le plus favorable pour qu'il puisse donner, au moment voulu, un effort considérable et, pour qu'il perde le plus possible de son poids en conservant le maximum de vigueur; on tire parti des particularités de cette vigueur, en préparant le cheval à des parcours plus ou moins longs, plus ou moins difficiles; la santé de l'animal ne se ressent pas d'une façon fâcheuse des exercices auxquels on le soumet; au contraire, comme dans tous les entraînements bien conduits, il ne doit s'en porter que mieux. Pourtant, si le cheval est forcé à un entraînement trop sévère, il se fatigue, devient nerveux ou abattu, il ne mange pas bien, ou ne profite pas de la nourriture prise; il faut alors le laisser reposer. Mais quand un cheval a bien supporté toutes les phases de l'entraînement, si la course lui laisse la respiration libre, l'œil animé, le poil sec ou mouillé d'une sueur claire, il est prêt, et peut concourir dans les épreuves avec toutes les chances de succès que comporte sa valeur; il ne gagne pas, tout au moins s'il y figure mal.

Commission des Liqueurs

Avertissement Spécial aux Acquéreurs Possibles de Permis de Vente de Bières et de Vins.

Nous croyons devoir rappeler au public en général, et en particulier aux acquéreurs possibles de Permis de Vente de Bières et de Vins, que ces permis sont octroyés, à titre personnel seulement, à certaines personnes qui seules ont le droit de les exploiter.

Ces permis ne peuvent donc pas être vendus ou transférés, sauf en cas de décès du titulaire du permis, mais, seulement avec la permission formelle de la Commission. Les personnes qui achètent des Hôtels, des Tavernes, des Restaurants ou Epiceries n'ont pas le droit de continuer la vente de Bière ou de Vin en vertu du permis accordé au Vendeur et si ces personnes prennent possession matérielle de ces établissements, à moins qu'elles ne s'abstiennent entièrement de la vente de bières ou de vins, elles le font à leurs risques et périls.

La Loi punit sévèrement ceux qui vendent des liqueurs alcooliques sans être munis d'un permis et le fait d'acheter un établissement parce qu'il est en opération, ne mettra pas l'acquéreur à l'abri des sanctions de la Loi.

Tout détenteur d'un permis peut vendre son établissement, mais il doit immédiatement retourner au certificat à la Commission, et l'acquéreur devra faire sa demande de permis, qui sera dûment prise en considération et jugée à son mérite.

Comme on le voit, la Loi est formelle et les intéressés, en s'y conformant strictement, éviteront tout désagrément, sans compter les pertes matérielles possibles et les sanctions prévues par la Loi.

Commission des Liqueurs de Québec.

ANTIKOR-LAURENCE

CURE RADICALE DES COPES (CORC, ÉTRACAC, SANS OUDLUR) EN VENTE PARTOUT EN FRANCE, PAR LA POSTE, A J. LAURENCE, MONTREAL

Club, est une cravache à manche d'argent aux armes royales dont la manière est faite avec le crin du fameux cheval *Belphe*. C'est un challenge qui change de mains chaque fois que le propriétaire est vaincu dans un défi dont l'enjeu est toujours de 5,000 francs.

La très grande ma orité des courses anglaises sont des épreuves de vitesse sur des distances de 1,000 à 1,600 mètres, et dans les courses de plus longue distance, le train est très lent pour se terminer par un dénoué de 1,000 mètres. En somme, les chevaux anglais sont surtout des bêtes de vitesse, et c'est pourquoi ils ont grand-peine à disputer nos épreuves importantes, qui se courent sur des distances de 2,500 et 3,600 mètres.

Les grands hippodromes français sont, à Paris, Longchamp pour les courses plates, Auteuil pour les courses d'obstacle, puis Chantilly où se courent le Derby français dont le nom officiel est Prix du Jockey Club, et le prix de Diane pour les pouliches. A Longchamp se donnent le Grand Prix de Paris (200,000 fr.) et le Grand Prix du Conseil municipal; à Auteuil, en steeple-chase, le Prix du Président de la République et le Grand Prix d'Auteuil.

(A suivre)

Il y a des journaux qu'on feuillette distraitement. Il y en a d'autres qu'on lit. Le Devoir est un journal à lire. Un mois, 50 sous, un an, \$6.

TOUTES LES DERNIÈRES NOUVELLES DU SAMEDI

LE NATIONALISTE

Service télégraphique exclusif de la Presse Associée. Fils spéciaux avec Ottawa et Québec.

Ce que dit la presse sur la conférence de Gênes

Les journaux russes attaquent le rapport des experts anglais — Ceux d'Angleterre font entendre différentes notes.

Moscou, 22. (S.P.A.) — Les journaux de Moscou attaquent, hier, les termes du rapport des experts de Londres. Ils s'opposent tout particulièrement à la clause de demandant à la Russie de capituler et de se laisser exploiter par les capitalistes étrangers.

«Les Alliés oublient facilement la dette que la Russie a contractée depuis la déclaration de la grande guerre», écrit M. Stekloff dans le journal Investia. «Ils espèrent ainsi compenser la Russie des dommages que lui ont fait subir pendant quatre années l'intervention armée des alliés et l'appui que ceux-ci ont procuré aux mutineries et aux contre-révolutionnaires. On se demande pourquoi les alliés ont été si empressés de passer l'éponge sur nos dettes de guerre...»

«L'Investia et la Pravda déclarent sans vergogne qu'il est impossible pour la Russie de discuter les demandes suivantes : remise au capital étranger tous les biens commerciaux et industriels confisqués sous le régime soviétique; établissement de tribunaux comme il en existe en Turquie et en Chine et qui donnent la préférence aux étrangers. La Pravda ajoute que la tactique des puissances à Gênes scélérates était visée à détruire la Russie qu'à parler d'affaires. Le même journal fait remarquer qu'un accord commercial est possible si l'Allemagne reconnaît la Russie soviétique et rétablit avec elle des relations diplomatiques normales.»

L'INCIDENT SERAIT CLOS — Londres, 22. (S.P.A.) — Les réponses des Allemands et des Russes

Noms qui peuvent prêter à confusion

LES PROPRIETAIRES DU «MAGASIN ST-GEORGE» DE MONTREAL PRENNENT UNE INJECTION CONTRE UNE MAISON HOMONYME DE LA MALBAIE.

Me Armand Mathieu a présenté samedi, devant le juge Bruneau, une requête pour l'émission d'un bref d'injonction interlocutoire au nom de MM. Joseph-Wilfrid Rousseau et Sifroy Myrand, propriétaires d'une série de magasins connus respectivement sous les noms de «Magasin Saint-Georges, limité» et «St-George Store, limité» dont les principales succursales sont établies à Montréal et à Québec. Ce bref d'injonction est dirigé contre Louis-Michel Armall et Bershara Ginnal, qui tiennent à la Malbaie, un magasin du nom de «Magasin Saint-George».

Les demandeurs prétendent que leur marque de magasin a été dument enregistrée au ministère de l'Agriculture, et que le fait des défendeurs de prendre la même raison sociale constitue une grave injustice à leur égard. Car, le public, alléguent-ils, est enclin nécessairement à penser que ce magasin de la Malbaie est une des filiales de la maison «Magasin Saint-George, limitée». Il s'ensuit nécessairement que cette situation comporte les plus graves inconvénients aux demandeurs et est de nature à leur attirer des pertes sérieuses de clientèle.

Me Mathieu a donc demandé à la Cour d'ordonner aux défendeurs de cesser de faire affaire sous le nom «Magasin Saint-Georges» limitée. Le juge Bruneau a accordé l'émission d'un bref d'injonction interlocutoire qui sera en force jusqu'au 28 avril, alors que sera plaidée la cause au mérite.

ENTRE COCHERS

Les plaidoiries dans l'affaire de Rodolphe Paquin, cocher, contre la Branson's Auto Service Company Limited, et la ville de Montréal et le Pacifique Canadien, mis en cause, ont eu lieu samedi matin, en Cour de pratique devant le juge Coedre.

Le requérant demande à la Cour l'émission d'un bref d'injonction interlocutoire contre la Branson's Auto Service Company Limited, empêcher de laisser ses voitures stationner à l'entrée de la gare Viger. Il prétend que les règlements municipaux défendent à toute voiture de louage de stationner ailleurs que sur les terrains spécialement réservés et désignés à cet effet par la ville de Montréal, et que l'entrée de la gare a été convertie le 7 octobre dernier par le Pacifique Canadien.

La ville de Montréal déclare pour sa part que l'entrée de la gare Viger a été convertie le 7 octobre dernier par la Commission administrative et qu'en conséquence elle ne peut légalement empêcher les autos de la Branson de stationner. Le reste est affaire à régler entre le demandeur et les compagnies.

Le juge a pris la cause en délibéré.

ENTRE LACHINE ET CAUGHNAWAGA

DEUX NAVIRES FONT LA NAVETTE DEPUIS SAMEDI.

La direction de la traversée Lachine-Caughnawaga a inauguré son service régulier le samedi 22 avril avec départ de Lachine toutes les heures et de Caughnawaga toutes les demi-heures. On sait que, par ailleurs, la traversée entre Sainte-Anne et Île Perrot et Vaudeville est ouverte depuis dimanche dernier.

Plusieurs océaniques, navires à passagers et cargos, sont en route actuellement vers Montréal, dont trois de la compagnie du Pacifique Canadien, le Montcalm, parti de Liverpool vendredi après-midi, le Scandinavien, parti de Southampton jeudi et le Metagama parti de Liverpool le même jour. Le paquebot Montréal est également en route, venant de Naples.

L'Empress of Scotland est parti de Southampton samedi à destination de Québec.

MOUVEMENTS DES NAVIRES

La Canopic, de la compagnie White-Star Dominion, est arrivée à Halifax, samedi après-midi, venant de Liverpool et en route pour Portland.

Le Sicilian, de la compagnie du Pacifique Canadien, venant de Kingston et Havane à destination de Saint-Jean, est arrivé à Boston vendredi.

L'Empress of Britain, de la compagnie du Pacifique Canadien, est parti de Saint-Jean samedi à destination de Liverpool.

Le Touraine, de la compagnie générale transatlantique française, est partie de New-York samedi après-midi à destination du Havre.

Le Paris, de la compagnie générale transatlantique française, est arrivé à New-York samedi après-midi.

L'Empress of Russia, de la compagnie du Pacifique Canadien, a quitté Hong-Kong à une heure de l'après-midi le jeudi 20 avril courant à destination de Yokohama et Vancouver.

Mlle Claire Gervais, B. A., donnera une conférence en la salle Saint-Sulpice, le vendredi soir 28 avril, sous les auspices de la Société des conférences de l'École des hautes études commerciales.

Sujet de la conférence qui sera présidée par M. Olivier Maurault, P. S. S.: «La Journée d'une Canadienne en 1759.»

LA LUTTE CONTRE LE BLASPHEME

LES ADHESIONS ARRIVENT NOMBREUSES AUX ORGANISATEURS DE CETTE CAMPAGNE.

La campagne entreprise par le Cercle de Montréal de l'Association catholique des voyageurs de commerce du Canada, au cours du mois de janvier dernier, suscite l'intérêt général.

Après Son Eminence le cardinal Bégin qui s'est réjoui du mouvement et l'a approuvé de tout coeur, hautement approuvé et exhorté messieurs les curés dans une lettre circulaire, à l'approuver de leur action.

Monsieur le premier ministre L. A. Taschereau, M. le maire Martin et bon nombre de personnalités importantes ont aussi promis leur concours, comme chefs publics ou individuellement. Les associations, en corps ne sont pas restées en arrière. L'Association des commerçants licenciés en est une. A l'assemblée de son bureau de direction du 27 février, il a été fait mention de la campagne entreprise par les voyageurs de commerce; un comité a été nommé à la réunion mensuelle des membres le 2 mars. Ce comité, après s'être adressé au Cercle de Montréal pour lui offrir son concours dans les établissements licenciés pour la vente des liqueurs de la ville de Montréal. Ce concours précieux, apporté aux voyageurs, mérite d'être signalé. Son action est la confirmation d'une partie des promesses du premier ministre de son entrevue avec les membres du comité de la campagne contre le blasphème du Cercle de Montréal, quand il promettait de travailler afin que les permis de vendre des liqueurs soient octroyés à l'avenir à ceux seulement qui afficheront la loi dans leurs tavernes et promettront de la faire observer.

D'autre part, messieurs les marchands, en général, donnent dans le mouvement. Ils accordent de grands encouragements aux voyageurs de commerce qui demandent à tous ceux qu'ils visitent d'afficher la loi dans leurs établissements. Mais il importe de signaler surtout l'action des ligues du Sacré-Coeur qui, depuis le commencement de la campagne, s'y dévouent activement. Plusieurs ont organisé des assemblées publiques où les plus nombreux voyageurs invités pour la circonstance, parlent du blasphème. D'autres réunions s'organisent présentement, et tous les jours les invitations arrivent au Cercle, des endroits mêmes les plus reculés de la province.

Nous tenons à mentionner ces exemples. Puissent-ils, pour le succès de la campagne, susciter de nouvelles énergies, et avoir de nombreux imitateurs.

LA REUNION DES CONSERVATEURS

LE PROGRAMME EST DEFINITIVEMENT ARRÊTÉ. — LE CHOIX D'UN CHEF.

Le programme de la grande convention des conservateurs de la province de Québec, qui doit avoir lieu à l'hôtel Place Viger, les 15 et 16 mai, est pratiquement terminé. Il y aura deux sessions par jour. La première session sera de deux heures de l'après-midi et la seconde de huit heures du soir. Pour la seconde journée la première séance est fixée à dix heures du matin et la seconde à deux heures de l'après-midi. La convention se terminera mardi soir, le 16, par un grand banquet, après que les délégués auront procédé au choix du chef du parti.

L'organisation centrale, à Montréal, a émis des avis attirant l'attention sur le fait que chaque candidat a droit à dix délégués et que ce choix devait se faire dans le plus bref délai possible. Les organisateurs de chaque paroisse ont reçu ordre de se mettre à l'oeuvre immédiatement et de communiquer avec le comité central à Montréal.

Le comité central demande aussi que les organisateurs de paroisse, tiennent la convention pour le choix officiel des délégués, dimanche le 30 avril, de manière que tous les délégués soient choisis avant le 5 mai et que leurs noms soient parvenus au bureau du secrétaire, à Montréal, à cette date.

Le comité central insiste aussi pour que toutes les précautions nécessaires soient prises pour le choix des délégués et que ces personnes représentent vraiment l'opinion publique de chaque comté.

Le premier jour de la convention sera consacré à l'étude de la situation politique actuelle et à la préparation d'un programme politique général qu'à une organisation permanente.

L'une des principales figures de la convention, sera M. Arthur Sauvé, qui occupe le poste de chef d'opposition depuis 1916 et qui, depuis ce temps, est demeuré le chef du parti à Québec, en attendant qu'une convention régulière ait été convoquée. De temps à autre on a tenté d'en convoquer une et le projet était en marche, en 1919, lorsque les élections générales sont survenues.

L'anniversaire de Rome

Rome, 21. (S.P.A.) — La fête anniversaire de la fondation de Rome a eu lieu hier au milieu du calme le plus complet. La ville éternelle était décorée avec une profusion de drapeaux. Les manifestations publiques ont été interdites afin d'éviter toute hostilité possible entre les fascistes et les communistes.

Il y a eu des assemblées patriotiques à l'intérieur des édifices mais aucune manifestation dans les rues.

Le grand air pour les enfants

L'ABBE ERNEST SAVIGNAC, DIRECTEUR DE LA COLONIE DE VACANCES DES GREVES, EXPOSE LES AVANTAGES DE SON OEUVRE. — L'ENFANT EST SAUVEGARDE.

En marge de son rapport annuel sur la colonie de vacances des Grèves, M. l'abbé Ernest Savignac, directeur de l'oeuvre, a fourni des renseignements qui nous permettent d'apprécier les bienfaits qui en résultent pour les enfants qui y prennent part, tant du côté physique que du point de vue intellectuel, moral et religieux.

«Le directeur rappelle d'abord ce qu'est une colonie de vacances : «Le mot colonie pris en lui-même écrit-il, désigne une collection de personnes qui sortent d'un endroit ou d'un pays pour aller dans un autre. Dès lors une colonie de vacances signifie un groupe de personnes qui se réunissent pour aller passer leurs vacances ou une partie de leurs vacances dans un autre endroit, et particulièrement qui sortent des grandes villes pour aller à la campagne. Il y a cette différence toutefois entre le pique-nique, l'excursion et la colonie de vacances, que le pique-nique ou l'excursion ne durent qu'un après-midi, trois jours, ou du moins deux à trois jours, et qu'au plus deux à trois jours, au moins les excursions qui durent plus longtemps sont ordinairement consacrées à visiter plusieurs lieux différents tandis qu'au contraire les colonies de vacances au sens strict du mot, sont quelque chose de plus stable.»

«On part pour quinze jours, trois semaines, un mois, ou même davantage et on va s'installer à la campagne, au grand air, près d'une rivière, près du fleuve, sur les bords de la mer ou dans les montagnes, afin de se reposer ainsi des fatigues de l'année. Il peut y avoir des colonies de vacances pour les petits garçons, il peut y en avoir pour les petites filles, pour les collégiens, pour les étudiants, pour les professeurs, il peut y en avoir pour toutes les catégories de personnes. C'est en faveur des petits garçons de Montréal et en particulier des enfants pauvres qu'ont été fondées les colonies de vacances des Grèves.»

M. Savignac signale que l'oeuvre a été fondée pour arrêter l'enfant du milieu déshérité dans lequel il se trouve à Montréal pendant la vacance d'été. «Si au moins, dit-il, nous avions ici des parents et des lieux d'amusement en nombre suffisant, comme on en trouve dans la plupart des villes d'Europe, si à défaut de ces parcs intérieurs nous avions des promenades extérieures comme le bois de Boulogne, de Vincennes ou de Meudon. Mais il faut reconnaître qu'à ce point de vue nous ne sommes pas des mieux partagés. A part le parc Mont-Royal d'accès difficile, nous avons à peine quelques lieux d'attractions vraiment convenables, de sorte que pour la très grande majorité de nos enfants, la meilleure Aubaine qu'ils peuvent espérer, c'est d'aller jouer dans la cour de l'école, quand ils ne restent pas dans la rue abandonnés à leur triste sort. Contre tous ces maux, des oeuvres nouvelles et toutes particulières s'imposaient. Les chapeaux intenses en font mieux comprendre encore l'urgence nécessaire. Ces oeuvres ont été fondées. Les plus admirables et les plus efficaces il faut placer les colonies de vacances.»

«On a beaucoup parlé depuis quelques années de mortalité épidémique, de maladies de toutes sortes qui s'attaquent aux enfants, on a constaté avec angoisses et consternation les progrès de la tuberculose. A tous ces maux et à bien d'autres encore la colonie de vacances offre un préventif souverainement efficace.»

«La cure d'air et de soleil est encore bien plus utile à ces pauvres enfants qu'on ne se l'imagine au début des colonies de vacances. Elle prend un caractère de véritable nécessité depuis les récentes révélations de la science sur les atteintes graves dont souffre la vitalité de notre race.»

Quant aux résultats obtenus, l'abbé Savignac poursuit : «Nous avons le témoignage verbal ou écrit d'un grand nombre de parents de nos petits colons, qui proclament unanimement les bons effets des Grèves au point de vue physique. Ces bons effets se manifestent dès la première semaine par le progrès de l'appétit activé par le grand air, le bain et les exercices physiques. Cet appétit à même parfois besoin d'être modéré, surtout les jours d'excursions ou de pique-nique.»

«Avec l'appétit la santé revient. C'est un fait incontestable que les colonies de vacances exercent sur l'organisme des enfants une action particulièrement bienfaisante et lui fournissent toute la vigueur nécessaire pour lutter contre les nombreuses maladies qui peuvent l'attaquer durant l'hiver. Au cours des vacances plus de quatre-cent-vingt employés aux Grèves sont visités dans les familles et dans les écoles leurs petits clients de l'été précédent. Ils s'informent de leurs progrès; mères et parents sont unanimes à signaler l'amélioration des santés, d'où progrès très notable de la fréquentation scolaire.»

«Et le directeur conclut par cet appel : «Fondées en 1912 avec six colons, les Grèves recevront cette année pour un séjour de trois semaines plus de quatre-cent-vingt enfants. Mais ce n'est pas tout; cinq enfants qui ont besoin de l'air de la campagne c'est dix mille et vingt mille.»

«Aussi en demandant pour leurs propres colonies les secours nécessaires pour subsister et grandir encore davantage, les directeurs des Grèves font des vœux pour que des oeuvres similaires se fassent partout, pour que les parents et les

ON VEUT ARRETER COLLINS

Un officier de l'armée républicaine irlandaise, armé d'un revolver, veut empêcher de parler le chef de l'Etat libre — L'incident se règle à l'amiable.

Belfast, 22. (S.P.A.) — Au moment où Michael Collins arrivait cet après-midi à Killarney pour prononcer un discours, un officier de l'armée républicaine irlandaise rencontré près de la gare et l'a averti qu'il ne pourra porter la parole étant que l'incident de Listowel, comté de Kerry, n'aurait pas été éclairci. On se rappelle qu'un officier a essayé un coup de feu en cet endroit.

L'officier a ordonné à ses troupes d'entourer la plateforme du marché où le chef de l'Etat libre devait parler. Le commandant général John McKewen, qui accompagnait M. Collins, a déclaré, en entendant cette sommation, qu'il était lui-même un soldat irlandais et qu'il avait le droit d'aller où il voudrait en Irlande. L'officier de l'armée républicaine paraissait agité et déterminé à empêcher l'assemblée d'avoir lieu.

Voyant l'entêtement de l'officier, M. Collins et sa suite se sont rendus à pied à la demeure du Dr O'Sullivan, rue New. Là le chef du gouvernement provisoire a pu parler.

SALLE INCENDIEE

Carrick-on-Shannon, Irlande, 22. (S.P.A.) — La magnifique salle Mansion Hall, désignée sous le nom de loge no. 854, a été rasée par le feu ce matin. Plusieurs explosions retentirent, puis on s'aperçut que l'édifice était en flammes. Des bidons vides de pétrole ont été découverts aux alentours.

BELFAST EST CALME

Belfast, 22 (S.P.A.) — Le calme est revenu dans la cité de Belfast, après une semaine de désordres. Aujourd'hui, aucun incident grave ne s'est produit. Un constable spécial a été blessé.

A LA BOURSE

Le Abitibi a touché un nouveau haut à la séance des amidi matin, sur notre place. Après être allé jusqu'à 33 3/4 cependant, son cours a réagi de plus d'un point. Ce stock a déjà réalisé une belle avance et quoique les rapports continuent d'être favorables il n'est que naturel que ceux qui en ont bénéficié veuillent réaliser leur profit. En général le marché reste ferme, quoiqu'un peu au-dessous du niveau atteint récemment.

Le Dominion Textile a touché aussi un nouveau haut pour le moment, à 153. Il n'y a que très peu d'actions disponibles et comme les affaires de la compagnie sont excellentes on comprend que la cote soit à la hausse. Le Bell Telephone est très actif, au cours de 106 3/4. Un lot fractionné a fait 107. Le Montreal Power a touché un nouveau haut à 92 1/2. On ne s'explique pas bien clairement les causes de ce mouvement de hausse. On dit que des intéressés américains ont fait leur entrée sur notre place. Chez les papiers, les Spanish River, le Price, le Laurentide, le Brompton, le Howard Smith étaient fermes. Le Brazilian était en bonne demande et très ferme à 46.

Il s'est vendu au cours de la séance 930 actions, dont 690 de Abitibi, 930 de Brevets, 698 de Brazilian, 420 de Brompton, 203 de Bell Telephone, 700 de Canadian Cotton, 155 de Detroit, 327 de Laurentide, 722 de Montreal Power, 245 de Price, 165 de Québec, 205 de Riordon, 260 de Smelting, 240 de Sugar, 100 de Montreal Cottons, 302 de Dominion Textile, 220 de Mackay, 409 de Spanish River de préférence et 210 de Steel.

Aucun accord militaire

Berlin, 22 (S.P.A.) — Un communiqué officiel publié aujourd'hui déclare positivement qu'aucun accord militaire germano-russe n'a été conclu à Gênes. Le communiqué a été émis pour mettre fin aux rumeurs qui courent à ce sujet depuis la signature du traité de Rapallo.

Mise au point

Londres, 22 (S. P. C.) — M. P.-C. Larkin, haut commissaire canadien à Londres, autorise la Canadian Press à déclarer qu'il n'a pas fait de déclaration publique touchant l'embargo sur le bétail. Il prétend n'avoir certainement pas dit que le navire de l'embargo mettrait une arme aux mains des nationalistes des provinces des prairies; comme le lui fait dire un cablogramme parti d'Angleterre.

Plus doux

Toronto, 22. — Temps probable dimanche dans la vallée du fleuve Saint-Laurent et de l'Outaouais: plus doux.

Mariage royal

Belgrade, 22. (S.P.A.) — On annonce aujourd'hui que le mariage du roi Alexandre de Yougoslavie et de la princesse Marie, fille cadette du roi Ferdinand et de la reine Marie de Roumanie, a été fixé au 1er juin.

Demande d'exemption

Ottawa, 22. (S.P.C.) — M. Jos. Archambault, député libéral de Chambly-Verchères, proposera à la Chambre des Communes que la loi de l'impôt sur le revenu soit amendée de telle façon que chaque enfant d'immigrés aux parents à une exemption de \$500 au lieu de \$200 dans l'estimation du revenu taxable.

M. J.-P. Morgan

Paris, 22. (S.P.A.) — Le banquier américain J.-P. Morgan est attendu au mois de mai à Paris. Il viendra assister à la réunion internationale des banquiers, convoquée par la commission des réparations dans le but de prendre les arrangements pour floter un emprunt international pour l'Allemagne.

M. Chapais à Saint-Sulpice

Rappelons que M. Thomas Chapais donnera lundi soir, le 24 avril, à la salle de la bibliothèque Saint-Sulpice une conférence sur «Lord Durham et les Canadiens français» à l'occasion de la présentation que la Société historique de Montréal lui fera de la médaille de vermeil, prix d'histoire du Canada.

Les Français protestent

Les délégués de la France à Gênes prétendent que la réponse des Allemands est équivoque — Victor-Emmanuel visite les diplomates.

Gênes, 22. (S.P.A.) — La délégation française à la conférence économique de Gênes a protesté contre la réponse allemande à la note alliée. Dans leur réponse, les Allemands disaient qu'ils vont s'abstenir de discuter les problèmes russes réglés par le traité germano-russe. Les Français prétendent que cette réponse prête à double interprétation et que les Allemands vont peut-être insister pour prendre part au débat sur les autres problèmes russes.

POUR ESCALADER LE MONT ROYAL

LE PROJET D'UN DOUBLE CIRCUIT DE TRAMWAYS PAR LE CHEMIN SHAKESPEARE JUSQU'AU SOMMET DE LA MONTAGNE SE REALISERA DES CETTE SAISON.

Dès cet été, le tramway remplacera l'antique funiculaire comme moyen pratique pour escalader le mont Royal, en le contournant par le chemin Shakespeare jusqu'au poste d'observation de la rue Peel. Le projet est maintenant en bonne voie de réalisation.

Après des démarches fructueuses auprès de la commission des tramways et la compagnie des tramways, les conseillers Creelman et Savard, qui ont pris toute l'initiative du projet, ont enfin obtenu l'assentiment de tout le conseil municipal, à sa dernière séance.

Deux circuits de tramways amèneront les citoyens de la ville au sommet de la montagne: l'un venant de l'est, par la route Mont-Royal, Ave du Parc, Laurier, Chemin Ste-Catherine, Bellingham, Maplewood, DeCelles, Reine-Marie et Côte-des-Neiges, jusqu'au chemin Shakespeare, et de là au sommet de la montagne; l'autre, venant de l'ouest, par les rues Sainte-Catherine, Guy et Côte-des-Neiges au chemin Shakespeare, le parcours étant relié aussi au boulevard Westmount, à l'intersection du chemin de la Côte-des-Neiges.

Le projet reçoit maintenant l'assentiment de toutes les sociétés de bienfaisance anglaises, qui s'y étaient opposées au début, par crainte de commercialiser la montagne. Aujourd'hui toute opposition a disparu.

Déjà la Ligue des propriétaires avait endossé le projet, par la résolution suivante: «Étant donné qu'il n'existe plus de moyens de transport dans le parc de la montagne de Montréal, pour l'usage du public. Et qu'il est désirable d'en établir un, sans délai; «Étant donné qu'il n'existe apparemment d'autres solutions pratiques et avantageuses de faire transporter le public sur la montagne que par la compagnie du Montreal Tramways, et ce, au taux du tarif usé, se adoptant le projet de

Des promotions

Le conseil n'a ratifié qu'une seule des deux importantes nominations que le comité exécutif lui a recommandées. M. S. Fortin a été nommé directeur du service technique de la Ville, lequel sera connu désormais sous le nom de commission du service technique.

M. H.-A. Terreaux n'est pas encore promu directeur des travaux publics, à la suite d'un meeting que M. Lalonde (quartier Maison-Neuve) a lancé pour remettre le rapport à la prochaine séance; mais sa nomination ne saurait tarder davantage.

Construction de tramways

construction d'une ligne de tramways actuellement à l'étude qui relierait l'avenue Shakespeare à l'ouest, à l'avenue Mont-Royal à l'est, en longeant approximativement la clôture des cimetières catholiques et protestants, lequel tracé ne porterait pas atteinte à l'esthétique du parc de la montagne.

«Il est résolu de recommander à la Commission administrative et à la Commission des tramways la mise à exécution de ce projet s'il est trouvé techniquement réalisable.»

Rues impraticables

M. A.-D. Tessier, du quartier Montcalm, a prié ses collègues du conseil de songer une bonne fois aux contribuables de son quartier, qui sont privés d'améliorations en fait de pavages, de trottoirs et d'égoûts depuis nombre d'années.

Il a réclamé du comité exécutif le nivellement de certaines rues, qui deviennent impraticables à la moindre pluie, puisqu'elles ne sont même pas macadamisées. Ces rues sont les suivantes: Boulevard Rosemont, sur une longueur de 540 pieds; avenue Papineau, 1400 pieds; rue Bellechasse, 1400 pieds; rue Beaubien, 2200 pieds; rue St-Zotique, 2210 pieds; rue Bélanger, 1400 pieds; rue Marquette, 4550 pieds; rue Garnier, 1800 pieds; rue Chabot, 10,000 pieds; rue Cartier, 5050 pieds; rue Bordeaux, 5100 pieds; rue Deslorimier, 5300 pieds; rue Parthenais, 4050 pieds; soit en tout une longueur de 54,360 pieds de nivellement.

Journée d'une Canadienne

Mlle Claire Gervais, B. A., donnera une conférence en la salle Saint-Sulpice, le vendredi soir 28 avril, sous les auspices de la Société des conférences de l'École des hautes études commerciales.

Sujet de la conférence qui sera présidée par M. Olivier Maurault, P. S. S.: «La Journée d'une Canadienne en 1759.»